


Jean de La Fontaine

FABLES

Livres I à VI

1668





Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

A propos de l'auteur

Jean de La Fontaine naît le 8 juillet 1621 à Château-Thierry. C'est dans cette vile picarde qu'il grandit dans une famille de marchand-drapiers. D'abord destiné à une vie cléricale, il quitte le séminaire une année après y être entré. Il monte à Paris en 1642 pour y faire des études de droits et s'adonner à sa passion la poésie. Il y fréquente le cercle littéraire « Les Chevalier de la Table Ronde » dont fait partie François Charpentier ou Paul Péliisson. Il obtiendra son diplôme d'avocat en 1649.

Entre-temps, ses parents arrangent son mariage avec Marie Héricart Mais il se lassera très vite de cette épouse et préférera les fréquentations libertines parisiennes. En 1652, il a un fils, Charles, qui confiera à un chanoine. Il se consacre à sa vie de poète.

Après avoir divorcé de sa femme en 1658, il se met au service de Nicolas Fouquet qui lui octroie une « pension poétique ». Il restera fidèle en amitié avec son protecteur et ce, malgré l'arrestation de celui-ci en 1661 : il lui dédie *l'Ode au Roi* l'année suivante. Il s'exilera alors en Limousin pendant quelques mois : il publiera sa correspondance avec sa femme décrivant les paysages traversés sous *Relation d'un voyage de Paris en Limousin* en 1663.

Il courtise la duchesse de Bouillon à Château-Thierry et lui permet d'acquérir le statut de gentilhomme en 1664 auprès de la duchesse d'Orléans. Il écrit des contes et romans toujours sur les thèmes

mythologiques et fréquente les Salons. C'est le début de sa reconnaissance littéraire : il correspond avec Racine, présente Molière à Boileau. Avec la mort de la duchesse d'Orléans, il connaît des difficultés financières.

En 1668, il publie le premier recueil, livres I à VII qu'il dédie au Dauphin. C'est 124 poèmes dans lequel il met en scène des animaux pour mieux critiquer les hommes et les problèmes de son époque. En 1678, il dédie le second recueil, livres VII à XI à Madame de Montespan, alors favorite du roi Louis XIV. Cela correspondra au livre I à IV de *Fables*.

Il obtient un siège à l'Académie Française en 1684 avec difficulté, sans doute dû à une rancune royale dû à son amitié avec Fouquet. Dans la querelle qui a lieu à l'Académie Française entre les Anciens et les Nouveaux, il prend fait et cause pour les Anciens, à savoir imiter les thèmes de l'Antiquité car tout n'était que perfection.

Il tombe malade en 1692. Il écrira un dernier recueil de *Fables*, le livre XII, qui sera dédié au duc de Bourgogne, petit-fils du roi. Puis, il arrêtera alors à écrire des fables et contes pour se consacrer à une écriture liturgique. Il meurt le 13 avril 1695

A propos de l'oeuvre

Il publie ce premier recueil de ses *Fables* en 1668. Il est dédié au Dauphin du Roi, alors âgé de 7 ans. De ce fait, la portée éducative de ce premier recueil est très visible notamment dans les premiers livres I à IV : « je me sers des animaux pour instruire les hommes ».

Etant reçu une éducation classique, il tire son inspiration des fabulistes antiques grecs et notamment d'Esopé ; reprenant jusqu'au titre de certaines fables comme *Le corbeau et le Renard* ou *Le Lièvre et les Grenouilles*. Il prend parfois à témoin son lecteur en s'adressant directement à lui pour mieux l'éduquer et asseoir une position de moralisateur.

La structure de ses *Fables* est plutôt classique : il n'hésite pas à faire des vers libres, modernisant ainsi une tradition médiévale dont il puisera également son inspiration comme *Ysopet, un recueil de fables ésopiques* adapté en français d'une version anglaise écrit par la poétesse Marie de France.

Sa thématique récurrente est bien la victoire de la force ou de la ruse face à une naïveté : une critique à peine voilée des Grands de son monde, voire de l'absolutisme du pouvoir.

Les *Fables* sont illustrées dès la première édition et seront l'œuvre de Chauveau.

FABLES

PAR

JEAN DE LA FONTAINE

ÉDITION 1678

FABLES

CHOISIES

À MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

Je chante les Héros dont Ésope est le Père.
Troupe de qui l'Histoire, encor que mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon Ouvrage, et même les Poissons.

Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous
sommes.

Je me sers d'animaux pour instruire les Hommes.
ILLUSTRE REJETON D'UN PRINCE aimé des Cieux,
Sur qui le Monde entier a maintenant les yeux,
Et qui faisant fléchir les plus superbes Têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes :
Quelque autre te dira d'une plus forte voix
Les faits de tes Aïeux et les vertus des Rois.
Je vais t'entretenir des moindres Aventures,
Te tracer en ces vers de légères peintures.

Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

LIVRE I

I. LA CIGALE ET LA FOURMY.

La cigale ayant chanté
Tout l'Esté,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bize fut venue.
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmy sa voisine ;
La priant de luy prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous payray, lui dit-elle,
Avant l'Oust, foy d'animal,
Interest et principal.
La Fourmy n'est pas presteuse :
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud ?

Dit-elle à cette emprunteuse.
Nuit et jour à tout venant
Je chantois, ne vous déplaie.
Vous chantiez ? j'en suis fort aise.
Et bien, dansez maintenant.

II. LE CORBEAU ET LE RENARD.

Maistre Corbeau sur un arbre perché
Tenoit en son bec un fromage.
Maistre Renard par l'odeur alleché
Lui tint à peu près ce langage.
Et bon jour, Monsieur du Corbeau.
Que vous estes joly ! que vous me semblez beau !
Sans mentir si vostre ramage
Se rapporte à vostre plumage,
Vous êtes le Phœnix des hostes de ces bois.
A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joye :
Et pour monstrier sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proye.
Le Renard s'en saisit, et dit : Mon bon Monsieur,
Apprenay que tout flateur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.
Le Corbeau honteux et confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

III.

LA GRENOUILLE QUI SE VEUT FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF.

Une grenouille vid un Bœuf,
Qui luy sembla de belle taille.
Elle qui n'estoit pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse s'étend, et s'enfle, et se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur ;
Disant, Regardez bien ma sœur,
Est-ce assez ? dites moy, n'y suis-je point encore ?
Nenny. M'y voicy donc ? Point du tout. M'y voila ?
Vous n'en approchez point. La chetive pecore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout Bourgeois veut bastir comme les grands Seigneurs ;
Tout petit Prince a des Ambassadeurs,
Tout Marquis veut avoir des Pages.

IV. LES DEUX MULETS.

Deux Mulets cheminoient ; l'un d'avoine chargé :
L'autre portant l'argent de la Gabelle.
Celui-cy glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.

Il marchoit d'un pas relevé,
Et faisoit sonner sa sonnette :
Quand l'ennemy se presentant,
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le Mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein, et l'arreste.
Le Mulet en se défendant
Se sent percer de coups, il gemit, il soupire.
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promis ?
Ce Mulet qui me suit, du danger se retire,
Et moy j'y tombe et je peris.
Amy, luy dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut-employ.
Si tu n'avois servy qu'un Meusnier, comme moy,
Tu ne serois pas si malade.

V. LE LOUP ET LE CHIEN.

Un loup n'avoit que les os et la peau ;
Tant les Chiens faisoient bonne garde.
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
Gras, poly, qui s'estoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eust fait volontiers.
Mais il faloit livrer bataille ;
Et le Mâtin estoit de taille
A se défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et luy fait compliment

Sur son enbonpoint qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire,
D'estre aussi gras que moy, luy repartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, haïres, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoy ? Rien d'assuré : point de franche lipée ;
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moy ; vous aurez un bien meilleur destin.
Le Loup reprit, Que me faudra-t-il faire ?
Presque rien, dit le Chien, donner la chasse aux gens
Portans bastons, et mendiants ;
Flater ceux du logis ; à son Maistre complaire ;
Moyennant quoy vostre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons ;

Os de poulets, Os de pigeons :
Sans parler de mainte caresse.
Le Loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant il vid le col du Chien pelé.
Qu'est-ce là ? Luy dit-il. Rien. Quoy rien ? Peu de chose.
Mais encor ? Le colier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? Pas toûjours, mais qu'importe ?
Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte :
Et ne voudrois pas même à ce prix un tresor.
Cela dit, Maistre Loup s'enfuit, et court encor.

VI.

LA GENISSE, LA CHEVRE, ET LA BREBIS, EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION.

La Genisse, la Chevre, et leur sœur la Brebis,
Avec un fier Lion Seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les laqs de la Chevre un Cerf se trouva pris.
Vers ses associez aussi tost elle envoie.
Eux venus, le Lion par ses ongles conta,
Et dit, Nous sommes quatre à partager la proye ;
Puis en autant de parts de Cerf il dépeça :
Prit pour luy la premiere en qualité de Sire ;
Elle doit estre à moy, dit-il, et la raison,
C'est que je m'appelle Lion,
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde par droit me doit échoir encor :
Ce droit, vous le sçavez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant je pretens la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étrangleray tout d'abord.

VII. LA BESACE.

Jupiter dit un jour : Que tout ce qui respire
S'en vienne comparoistre aux pieds de ma grandeur :
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,

Il peut le déclarer sans peur :
Je mettray remede à la chose.
Venez Singe, parlez le premier, et pour cause.
Voyez ces animaux : faites comparaison
De leurs beautez avec les vostres.
Estes-vous satisfait ? Moy, dit-il, pourquoy non ?
N'ay-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?
Mon portrait jusqu'icy ne m'a rien reproché.
Mais pour mon frère l'Ours, on ne l'a qu'ébauché.
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'Ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut ; de sa forme il se loüa tres-fort ;
Glosa sur l'Elephant : dit qu'on pourroit encor
Ajoûter à sa queue, oster à ses oreilles :
Que c'estoit une masse informe et sans beauté.
L'Elephant estant écouté,
Tout sage qu'il estoit, dit des choses pareilles.
Il jugea qu'à son appetit
Dame Baleine estoit trop grosse.
Dame Fourmy trouva le Ciron trop petit,
Se croyant pour elle un colosse.
Jupin les renvoya s'estant censurez tous :
Du reste contens d'eux ; mais parmy les plus fous
Nostre espece excella ; car tout ce que nous sommes,

Linx envers nos pareils, et Taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
On se void d'un autre œil qu'on ne void son prochain.

Le frabriqueur souverain

Nous crea Besaciers tous de mesme maniere,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'huy.
Il fit pour nos défaux la poche de derriere,
Et celle de devant pour les défaux d'autrui.

VIII. L'HIRONDELLE ET LES PETITS OYSEAUX.

Une Hirondelle en ses voyages
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup veu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-cy prevoyoit jusqu'aux moindres orages,
Et devant qu'ils fussent éclos,
Les annonçoit aux Matelots.
Il arriva qu'au temps que la chanvre se seme
Elle vid un Manant en couvrir maints sillons.
Cecy ne me plaist pas : Car pour moy, dans ce peril
extrême,
Je sçauray m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui pas les airs chemine ?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruïne.
De là naîtront engins à vous enveloper,
Et lacets pour vous attraper ;
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Vostre mort ou vostre prison.
Gare la cage ou le chaudron.
C'est pourquoy, leur dit l'Hirondelle,
Mangez ce grain, et croyez-moy.
Les Oyseaux se moquerent d'elle :
Ils trouvoient aux champs trop dequoy.
Quand la cheneviere fut verte,
L'Hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain ;
Ou soyez seurs de vostre perte.
Prophete de mal-heure, babillarde, dit-on,

Le bel employ que tu nous donnes !
Il nous faudroit mille personnes

Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre estant tout à fait creuë,
L'Hirondelle ajoûta : Cecy ne va pas bien :
Mauvaise graine est tost venuë.
Mais puisque jusqu'icy l'on ne m'a cruë en rien ;
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte, et qu'à leurs bleds
Les gens n'estant plus occupez
Feront aux oysillons la guerre ;
Quand regingletes et rezeaux
Attraperont petits oyseaux ;
Ne volez plus de place en place :
Demeurez au logis, ou changez de climat :
Imitez le Canard, la Gruë, et la Becasse.
Mais vous n'estes pas en estat
De passer comme nous les deserts et les ondes,
N'y d'aller chercher d'autres mondes.
C'est pourquoy vous n'avez qu'un party qui soit sœur :
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les Oysillons las de l'entendre,
Se mirent à jazer aussi confusément
Que faisoient les Troyens quand la pauvre Cassandre
Ouvroit la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres.
Maint Oysillon se vid esclave retenu.
Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les
nostres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

IX.
**LE RAT DE VILLE,
ET LE RAT DES CHAMPS.**

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'Ortolans

Sur un Tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honneste :
Rien ne manquoit au festin ;
Mais quelqu'un toubla la feste
Pendant qu'ils estoient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit.
Le Rat de ville détale,
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussi-tost ;
Et le Citadin de dire,
Achevons tout nostre rost.

C'est assez, dit le Ristique ;
Demain vous viendrez chez moy :
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de Roy.

Mais rien ne vient m'interrompre ;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc : fy du plaisir
Que la crainte peut corrompre.

X. LE LOUP ET L'AGNEAU.

La raison du plus fort est toujours la meilleure.
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un Agneau se desalteroit
Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup survient à jeun qui cherchoit aventure,

Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend si hardy de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'Agneau, que votre Majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas desalérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'Elle ;
Et que par conséquent en aucune façon
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles, reprit cette beste cruelle,
Et je sçais que de moy tu médis l'an passé.
Comment l'aurois-je fait si je n'estois pas né ?
Reprit l'Agneau, je tete encor ma mere.
Si ce n'est toy, c'est donc ton frere.
Je n'en ay point. C'est donc quelqu'un des tiens :
Car vous ne m'épargnez guere,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me vange.
Là dessus au fond des forests
Le Loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procez.

XI.
L'HOMME ET SON IMAGE.
Pour M. L. D. D. L. R.

Un homme qui s'aimoit sans avoir de rivaux
Passoit dans son esprit pour le plus beau du monde.
Il accusoit toujours les miroirs d'estre faux ;

Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de la guerir, le sort officieux
Presentoit par tout à ses yeux
Les Conseillers muets dont se servent nos Dames ;
Miroirs dans les logis, miroirs chez les Marchands,
Miroirs aux poches des galands,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait nostre Narcisse ? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachez qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'avanture :
Mais un canal formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartez.
Il s'y void ; il se fasche : et ses yeux irritez
Pensent appercevoir une chimere vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cete eau.
Mais quoy, le canal est si beau
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.
On void bien où je veux venir.
Je parle à tous ; et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaist d'entretenir.
Nostre ame c'est cét Homme amoureux de luy-mesme,
Tant de Miroirs ce sont les sottises d'autrui ;
Miroirs de nos défaux les Peintres légitimes.
Et quant au Canal, c'est celui
Que chacun sçait, le Livre des Maximes.

XII.

LE DRAGON A PLUSIEURS TESTES, ET LE DRAGON A PLUSIEURS QUEUES.

Un envoyé du Grand Seigneur
Preferoit, dit l'Histoire, un jour chez l'Empereur,
Les forces de son Maistre à celles de l'Empire.
Un Alleman se mit à dire :

Nostre prince a des dépendans
Qui de leur Chef sont si puissans,
Que chacun d'eux pourroit soudoyer une armée.
Le Chiaoux homme de sens,
Luy dit : Je sçais par renommée
Ce que chaque Electeur peut de monde fournir ;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure estrange, et qui pourtant est vraye.
J'estois en un lieu seur, lors que je vis passer
Les cent testes d'une Hydre au travers d'une haye.
Mon sang commence à se glacer,
Et je crois qu'à moins s'effraye.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal.
Jamais le corps de l'animal
Ne pût venir vers moy, ny trouver d'ouverture.
Je resvois à cette aventure,
Quand un autre Dragon qui n'avoit qu'un seul chef,
Et bien plus d'une queue, à passe se presente.
Me voila saisi derechef
D'estonnement et d'épouvante.
Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi.
Rien de les empescha ; l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De vostre Empereur et du nostre.

XIII. LES VOLEURS ET L'ASNE.

Pour un Asne enlevé deux voleurs se battoient :
L'un vouloit le garder ; l'autre le vouloit vendre.
Tandis que coups de poin trotoient,
Et que nos champions songeoient à se défendre,
Arrive un troisième larron,
Qui saisit Maistre Aliboron.

L'asne c'est quelquefois une pauvre Province.
Les Voleurs sont tel et tel Prince ;
Comme le Transsilvain, le Turc, et le Hongrois.
Au lieu de deux j'en ay rencontré trois :
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la Province conquise.
Un quart Voleur survient qui les accorde net,
En se saisissant du Baudet.

XIV. SIMONIDE PRESERVÉ PAR LES DIEUX.

On ne peut trop louer trois sortes de personnes,
Les Dieux, sa Maîtresse, et son Roy.
Malherbe le disoit : j'y souscris quant à moy :
Ce sont des maximes toujours bonnes.
La louange chatoüille, et gagne les esprits.
Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.
Voyons comme les Dieux l'ont quelquefois payée.
Simonide avoit entrepris
L'éloge d'un Athlete, et la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
Les parens de l'Athlete estoient gens inconnus,
Son pere un bon bourgeois, luy sans autre merite ;
Matiere infertile et petite.
Le Poëte d'abord parla de son Heros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
Il se jette à costé ; se met sur le propos
De Castor et Pollux ; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple estoit aux luteurs glorieux ;
Eleve leurs combats, specifiant les lieux
Où ces freres s'estoient signalez davantage :
Enfin l'éloge de ces Dieux
Faisoit les deux tiers de l'ouvrage.

L'athlete avoit promis d'en payer un talent :
Mais quand il le vid, le galand
N'en donna que le tiers, et dit fort franchement
Que Castor et Pollux acquittassent le reste.
Faîtes-vous contenter par ce couple celeste.
Je vous veux traiter cependant.
Venez souper chez moy, nous ferons bonne vie.
Les conviez sont gens choisis,

Mes parens, mes meilleurs amis.
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-estre qu'il eut peur
De perdre outre son deû le gré de sa louange.
Il vient, l'on festine, l'on mange.
Chacun estant en belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandoient à le voir promptement.
Il sort de table, et la cohorte
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes estoient les gemeaux de l'éloge.
Tous deux luy rendent grace, et pour prix de ses vers
Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prediction en fut vraye ;
Un pilier manque : el le plafonds,
Ne trouvant plus rien qui l'estaye,
Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
N'en fait pas moins aux échansons.
Ce ne fut pas le pis ; car pour rendre complete
La vengeance deuë au Poëte,
Une poutre cassa les jambes à l'Athlete,
Et renvoya les conviez
Pour la plus part estropiez.
La renommée eut soin de publier l'affaire.
Chacun cria miracle ; on doubla le salaire.
Que meritoient les vers d'un homme aimé des Dieux.
Il n'estoit fils de bonne mere
Qui les payants à qui mieux mieux
Pour ses ancestres n'en fît faire.

Je reviens à mon texte ; et dis premierement
Qu'on ne sçauroit manquer de louer largement
Les Dieux et leurs pareils : de plus Melpomene
Souvent sans déroger trafique de sa peine :
Enfin qu'on doit tenir nostre art en quelque prix.
Les grands se font honneur dès lors qu'ils nous font
grace.

Jadis l'Olympe et le Parnasse
Estoient freres et bon amis.

XV.
LA MORT ET LE MAL-HEUREUX.
XVI.
LA MORT ET LE BUSCHERON

Un Mal-heureux appelloit tous les jours
La mort à son secours.
O mort, luy disoit-il, que tu me sembles belle !
Vien viste, vien finir ma fortune cruelle.
La mort crut en venant l'obliger en effet.
Elle frape à sa porte, elle entre, elle se montre.
Que vois-je ! cria-t-il, ostez-moy cet objet ;
Qu'il est hideux ! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroy !
N'approche pas, ô mort ô mort, retire-toy.

Mecenas fut un galand homme :
Il a dit quelque part. Qu'on me rende impotent,

Cu de jatte, gouteux, manchot, pourveu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus content.
Ne vien jamais, ô mort, on t'en dit tout autant.

Ce sujet a esté traité d'une autre façon pas Esope, comme la Fable suivante le fera voir. Je composay celle-cy pour une raison qui me contraignoit de rendre la chose ainsi generale. Mais quelqu'un me fit connoistre que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissois passer un des plus beaux, traits qui fust dans Esope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne sçaurions aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laissé pour nostre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma Fable à celle d'Esope ; non que la mienne le merite : mais à cause du mot de Mecenas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos que je n'ay pas cru le devoir omettre.

Un pauvre Bucheron tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans,
Germissant et courbé marchoit à pas pesans,
Et taschoit de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos.
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le creancier, et la corvée,
Luy font d'un mal-heureux la peinture achevée.
Il appelle la mort ; elle vient sans tarder ;
Luy demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois ; tu ne tarderas guere.

Le trépas vient tout guerir ;
Mais ne bougeons d'où nous sommes.
Plûtost souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

XVII.
L'HOMME ENTRE DEUX AGES,
ET SES DEUX MAISTRESSES.

Un Homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il estoit saison
De songer au mariage.
Il avoit du contant,
Et partant
Dequoy choisir. Toutes vouloient luy plaire ;
En quoy nostre amoureux ne se pressoit pas tant.
Bien adresser n'est pas petite affaire.
Deux Veuves sur son cœur eurent le plus de part ;
L'une encor' verte, et l'autre un peu bien mûre ;
Mais qui reparoit par son art
Ce qu'avoit détruit la nature.
Ces deux Veuves en badinant,
En riant, en luy faisant feste,
L'alloient quelquefois testonnant,
C'est à dire ajustant sa teste.
La Vielle à tous momens de sa part emportoit
Un peu du poil noir qui restoit,
Afin que son amant en fust plus à sa guise.
La Jeune saccageoit les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant que nostre teste grise
Demeura sans cheveux, et se doute du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille graces ; les Belles,
Qui m'avez si bien tondu :
J'ay plus gagné que perdu :
Car d'Hymen, point de nouvelles.
Celle que je prendrois voudroit qu'à sa façon
Je vécusse, et non à la mienne.
Il n'est teste chauve qui tienne ;
Je vous suis obligé, Belles, de la leçon.

XVIII. LE RENARD ET LA CIGOGNE.

Compere le Renard se mit un jour en frais,
Et retint à disner commere la Cigogne.
Le régal fut petit, et sans beaucoup d'apprest ;
Le galand pour toute besogne
Avoit un brouët clair (il vivoit chichement).
Ce brouët fut par luy servy sur une assiette :
La Cigogne au long bec n'en pût attraper miette ;
Et le drosle eut lappé le tout en un moment.
Pour se vanger de cette tromperie,
A quelque-temps de là la Cigogne le prie.
Volontiers, luy dit-il car avec mes amis
Je ne fais point ceremonie.
A l'heure dite il courut au logis
De la Cigogne son hotesse,
Loüa tres-fort la politesse,
Trouva le disner cuit à point.
Bon appetit sur tout ; Renards n'en manquent point.
Il se réjoüissoit à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyoit friande.
On servit, pour l'embarasser
En un vase à long col, et d'étroite embouchure.
Le bec de la Cigogne y pouvoit bien passer,
Mais le museau du Sire estoit d'autre mesure.
Il luy falut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un Renard qu'une Poule auroit pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.
Trompeurs, c'est pour vous que j'écris.
Attendez-vous à la pareille.

XIX. L'ENFANT ET LE MAISTRE D'ECOLE

Dans ce recit je pretens faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.
Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir,
En badinant sur les bords de la Seine.
Le Ciel permit qu'un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'estant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cét endroit passe un Maistre d'école.
L'Enfant luy crie, Au secours, je peris.
Le Magister se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
De le tancer. Ah le petit babouin !
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !
Et puis prenez de tels fripons le soin.
Que les parens sont mal-heureux, qu'il faille
Toûjours veiller à semblable canaille !
Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort !
Ayant tout dit il mit l'enfant à bord.
Je blâme icy plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pedant,
Se peut connoistre au discours que j'avance :
Chacun des trois fait un peuple fort grand ;
Le Createur en a beny l'engeance.
En toute affaire ils ne font que songer
Aux moyens d'exercer leur langue.
Hé mon amy, tire-moy de danger ;
Tu feras apres ta harangue.

XX.
LE COQ ET LA PERLE

Un jour un Coq détourna
Une Perle qu'il donna
Au beau premier Lapidaire.
Je la crois fine, dit-il,
Mais le moindre grain de mil
Seroit bieu mieux mon affaire.

Un ignorant herita
D'un manuscrit qu'il porta
Chez son voisin le Libraire.
Je crois, dit-il, qu'il est bon ;
Mais le moindre ducaton
Seroit bien mieux mon affaire.

XXI. LES FRELONS, ET LES MOUCHES A MIEL.

Al'œuvre on connoist l'Artisan.
Quelques rayons de miel sans maistre se trouverent :
Des Frelons les reclamerent.
Des Abeilles s'opposant,
Devant certaine Guespe on traduisit la cause.
Il estoit mal-aisé de decider la chose.
Les témoins déposoient qu'autour de ces rayons
Des animaux aîlez, bourdonnans, un peu longs,
De couleur fort tannée, et tels que les Abeilles,
Avoient long-tems paru. Mais quoy, dans les Frelons
Ces enseignes estoient pareilles.
La Guespe na sçachant que dire à ces raisons,

Fit enquete nouvelle ; et pour plus de lumiere,
Entendit une fourmilliere.
Le point n'en pût estre éclaircy.
De grace, à quoy bon tout cecy ?
Dit une Abeille fort prudente.
Depuis tantost six mois que la cause est pendante,
Nous voicy còmmes aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gaste.
Il est temps désormais que le Juge se haste :
N'a-t-il point assez leché l'Ours ?
Sans tant de contredits, et d'interlocutoires,
Et de fatras, et de grimoires,
Travaillons, les Frelons et nous :
On verra qui sçait faire avec un suc si doux
Des cellules si bien basties.
Le refus des Frelons fit voir
Que cét art passoit leur sçavoir :

Et la Guespe adjugea le miel à leurs parties.
Pleust à Dieu qu'on reglast ainsi tous les procez !
Que des Turcs en cela l'on suivist la methode !
Le simple sens commun nous tiendrait lieu de Code.
Il ne faudroit point tant de frais.
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs :
On fait tant à la fin que l'huistre est pour le Juge,
Les écailles pour les plaideurs.

XXII. LE CHESNE ET LE ROZEAU.

Le Chesne un jour dit au Rozeau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature.
Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent qui d'aventure

Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la teste :
Cependant que mon front au Caucase pareil,
Non content d'arrester les rayons du Soleil,
Brave l'effort de la tempeste.
Tout vous est Aquilon ; tout me semble Zephir.
Encor si vous naissiez à l'abry du feuillage
Dont je couvre le voisinage ;
Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
Je vous défendrois de l'orage :
Mais vous naissez le plus souvent Sur les humides bords
des Royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Vostre compassion, luy répondit l'Arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce soucy.
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'icy
Contre leurs coups épouvantables
Resisté sans courber le dos :
Mais attendons la fin. Comme il disoit ces mots,
Du bout de l'Orizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le Nort eust portez jusque-là dans ses flancs.
L'Arbre tient bon, le Roseau plie :
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celuy de qui la teste au Ciel estoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

LIVRE II

I.
**CONTRE CEUX QUI ONT LE GOUST
DIFFICILE.**

Quand j'aurois en naissant receu de Calliope
Les dons qu'à ses amans cette Muse a promis,
Je les sonsacrerois aux Mensonges d'Esope :
Le Mensonge et les Vers de tout temps sont amis.
Mais je ne ma crois pas si chery du Parnasse
Que de sçavoir orner toutes ces fictions :
On peut donner du Lustre à leurs inventions :
On le peut, je l'essaye, un plus sçavant le fasse.
Cependant jusqu'icy d'un langage nouveau
J'ay fait parler le Loup et répondre l'Agneau.
J'ay passé plus avant ; les Arbres et les Plantes
Sont devenus chez moy creatures parlantes.
Que ne prendroit cecy pour un enchantement ?
Vrayment, me diront nos critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant.
Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques,
Et d'un stile plus haut ? En voicy. Les Troyens,

Après dix ans de guerre autour de lenrs murailles,
Avoient lassé les Grecs, qui par mille moyens,
Par mille assauts, par cent batailles,
N'avoient pû mettre à bout cette fiere cité :
Quand un cheval de bois par Minerve inventé
D'un rare et nouvel artifice,
Dans ses énormes flancs receut le Sage Ulysse,
Le valllant Diomedé, Ajax l'impetueux,
Que ce Colosse monstrueux
Avec leurs escadrons devoit porter dans Troye,

Livrant à leur fureur ses Dieux mesmes en proye.
Stratagême inouï qui des fabricateurs
Paya la constance et la peine.
C'est assez, me dira quelqu'un de nos Auteurs :
La periode est longue, il faut reprendre haleine.
Et puis vostre Cheval de bois,
Vos Heros avec leurs Phalanges,
Ce sont des contes plus étranges,
Qu'un Renard qui cajole un Corbeau sur sa voix.
De plus il vous sied mal d'écrire en si haut stile.
Et bien, baissions d'un ton. La jalouse Amarille
Songeoit à son Alcippe, et croyoit de ses soins
N'avoir que ses Moutons et son Chien pour témoins.
Tircis qui l'apperceut, se glisse entre des saules,
Il entend la Bergere adressant ces paroles
Au doux Zephire, et le priant
De les porter à son Amant.
Je vous arreste à cette rime,
Dira mon Censeur à l'instant.
Je ne la tiens pas legitime,
Ny d'une assez grande vertu.
Remettez pour le mieux ces deux vers à la fonte.
Maudit Censeur, te tairas-tu ?
Ne sçaurois-je achever mon conte ?
C'est un dessein tres-dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.
Les delicats sont mal-heureux ;
Rien ne sçauroit les satisfaire.

II. CONSEIL TENU PAR LES RATS

Un Chat nommé Rodilardus,
Faisoit de Rats telle déconfiture,
Que l'on n'en voyoit presque plus,
Tant il en avoit mis dedans la sepulture.
Le peu qu'il en restoit n'osant quitter son trou,
Ne trouvoit à manger que la quart de son sou ;
Et Rodilard passoit chez la gent miserable,
Non pour un Chat, mais pour un Diable.
Or un jour qu'au haut et au loin
Le galand alla chercher femme,
Pendant tout le sabat qu'il fit avec sa Dame,
Le demeurant des Rats tint chapitre en un coin
Sur la nécessité présente.
Dés l'abord leur Doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il falloir, et plustot que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard ;
Qu'ainsi quand il iroit en guerre
De sa marche avertis il s'enfuioient sous terre ;
Qu'il n'y sçavoit que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen.
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : Je n'y vas point, je ne suis pas si sot :
L'autre : Je ne sçaurois. Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ay maints Chapitres vus
Qui pour neant se sont ainsi tenus ;
Chapitres, non de Rats, mais Chapitres de Moines,
Voire Chapitres de Chanoines.

Ne faut-il que deliberer ?
La Cour en Conseillers foisonne ;
Est-il besoin d'executer ?
L'on ne rencontre plus personne.

III.

LE LOUP PLAIDANT CONTRE LE RENARD PARDEVANT LE SINGE.

Un Loup disoit que l'on l'avoit volé.
Un Renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par luy fut appelé.
Devant le Singe il fut plaidé,
Non point par Advocats, mais par chaque partie.
Themis n'avoit point travaillé,
De memoire de Singe à fait plus embrouillé.
Le Magistrat suoit en son lit de Justice.
Après qu'on eut bien contesté,
Repliqué, crié, tempêté,
Le Juge instruit de leur malice,
Leur dit, Je vous connois de long -temps, mes amis ;
Et tous deux vous payerez l'amende :
Car toy, Loup, tu te plains quoy qu'on ne t'ait rien pris,
Et toy, Renard, as pris ce que l'on te demande.
Le Juge pretendoit qu'à tors et à travers
On ne sçauroit manquer condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont crû que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce Singe estoit une chose à censurer ; mais je ne m'en suis servy qu'après Phedire, et c'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.

IV.
**LES DEUX TAUREAUX
ET UNE GRENOUILLE.**

Deux Taureaux combattoient à qui posséderoit
Une Genisse avec l'empire.
Une Grenouille en soupiroit.
Qu'avez-vous ? se mit à luy dire
Quelqu'un du peuple croassant.
Et ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sara l'exil de l'un ; que l'autre le chassant
Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?
Il ne regnera plus sur l'herbe des prairies.
Viendra dans nos marests regner sur les roseaux,
Et nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantost l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on patisse
Du combat qu'a causé madame la Genisse.
Cette crainte estoit de bon sens.
L'un des Taureaux en leur demeure
S'alla cacher à leurs dépens ;
Il en écrasoit vingt par heure.
Helas ! on void que de tout temps
Les petis ont paty des sottises des grands.

V.
**LA CHAUVESOURIS
ET LES DEUX BELETTES.**

Une Chauvesouris donna teste baissée
Dans un nid de Belette ; et sitost qu'elle y fut,
L'autre envers les Souris de long-temps courroucée,
Pour la devorer accourut.
Quoy ? vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que vostre race a tâché de me nuire ?
N'estes-vous pas Souris ? Parlez sans fiction.
Ouy vous l'estes, ou bien je ne suis pas Belette.
Pardonnez-moy, dit la pauvrete,
Ce n'est pas ma profession.
Moy Souris ! des méchants vous ont dit ces nouvelles.
Grace à l'Auteur de l'Univers
Je suis Oyseau ; voyez mes aisles :
Vive la gent qui fend les airs.
Sa raison plût, et sembla bonne.
Elle fait si bien qu'on luy donne
Liberté de se retirer.
Deux jours apres nostre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre Belette aux Oyseaux ennemie.
La voila derechef en danger de sa vie.
La Dame du logis avec son long museau
S'en alloit la croquer en qualité d'oyseau,
Quand elle protesta qu'on luy fasoit outrage :
Moy pour telle passer ? vous n'y regardez pas.
Qui fait l'Oyseau ? c'est le plumage.
Je suis Souris ; vivent les Rats.
Jupiter confonde les Chats.

Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvez qui d'écharpe changeans,
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue.
Le Sage dit, selon les gens,
Vive le Roy, vive la Ligue.

VI. L'OYSEAU BLESSÉ D'UNE FLECHE

Mortellement atteint d'une flèche empennée,
Un Oyseau déplorait sa triste destinée,
Et disoit en souffrant un surcroist de douleur,
Faut-il contribuer à son propre mal-heur ?
Cruels humains, vous tirez de nos aîles
De quoy faire voler ces machines mortelles ;
Mais ne vous mocquez point, engeance sans pitié :
Souvent il vous arrive un sort comme le nostre.
Des enfans de Japet toûjours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

VII. LA LICE ET SA COMPAGNE

Une Lice estant sur son terme,
Et ne sçachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa Compagne consent

De luy prêter sa hute, où la Lice s'enferme.
Au bout de quelque-temps sa Compagne revient.
La Lice luy demande encore une quinzaine.
Ses petits ne marchotent, disoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échû, l'autre luy redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La Lice cette fois montre les dents, et dit :
Je suis preste à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfans estoient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchans, toûjours on le regrette.
Pour tirer d'eux ce qu'on leur preste,
Il faut que l'on en vienne aux coups ;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bien-tost pris quatre.

VIII. L'AIGLE ET L'ESCARBOT

L'Aigle donnoit la chasse à Maître Jean Lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyoit au plus viste.
Le trou de l'Escarbot se rencontre en chemin.
Je laisse à penser si ce giste
Etoit seur ; mais où mieux ? Jen-Lapin s'y blotit.
L'Aigle fondant sur luy nonobstant cet azile,
L'Escarbot intercede et dit :
Princesse des Oyseaux, il vous est fort facile
D'enlever mal-gré moy ce pauvre mal-heureux :
Mais ne me faites pas cét affront, je vous prie :
Et puisque Jean Lapin vous demande la vie,

Donnez-la luy de grace, ou l'ostez à tous deux :
C'est mon voisin, c'est mon compere.
L'Oyseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aisle l'Escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire ;
Enleve Jean Lapin. L'Escarbot indigné
Vole au nid de l'Oyseau, fracasse en son absence
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce esperance :
Pas un seul ne fut épargné.
L'Aigle estant de retour et voyant ce ménage,
Remplit le Ciel de cris, et pour comble de rage
Ne sçait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gemit en vain, sa plainte au vent se perd.
Il falut pour cét an vivre en mere affligée.
L'an suivant elle mit son nid en lieu plus haut.
L'Escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut :
La mort de Jean Lapin derechef est vangée.
Ce second deüil fut tel que l'echo de ces bois

N'en dormit de plus de six mois.
L'Oyseau qui porte Ganimede,
Du Monarque des Dieux enfin implore l'aide ;
Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu, que pour ses interests
Jupiter se verra contraint de les défendre.
Hardy qui les iroit là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemy changea de note,
Sur la robe du Dieu fit tomber une crote :
Le Dieu la secoüant jetta les œufs à bas,
Quand l'Aigle sceut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa Cour, d'aller vivre au desert :

Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut.
Devant son Tribunal l'Escarbot comparut,
Fit sa plainte, et conta l'affaire.
On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avoit tort.
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le Monarque des Dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le temps où l'Aigle fait l'amour,
En une autre saison, quand la race Escarbote
Est en quartier d'Hyver, et comme la marmote
Se cache et ne void point le jour.

IX. LE LION ET LE MOÛCHERON.

Va-t'en, chetif insecte, excrement de la terre.
C'est en ces mots que le Lion
Parloit un jour au Moûcheron.
L'autre luy declara la guerre.
Penses-tu, luy dit-il, que ton titre de Roy
Me fasse peur, ny me soucie ?
Un bœuf est plus puissant que toy ;
Je le meine à ma fantaisie.
A peine il achevoit ces mots,
Que luy-mesme il sonna la charge,
Fut le Trompette et le Heros.
Dans l'abord il se met au large ;
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du Lion qu'il rend presque fou.
Le quadrupede écume, et son œil étincelle ;
Il rugit, on se cache, on tremble à l'environ :
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un Moûcheron.
Un avorton de Moûche en cent lieux le harcèle,

Tantost picque l'échine, et tantost le museau,
Tantost entre au fond du nazeau.
La rage alors se trouve à son faiste montée.
L'invisible ennemy triomphe et rit de voir
Qu'il n'est griffe, ny dent en la beste irritée,
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le mal-heureux Lion se déchire luy-mesme,
Fait resonner sa queue à l'entour de ses flancs,

Bat l'air qui n'en peut mais, et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat ; le voila sur les dents.
L'insecte du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonna la victoire ;
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée.

Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut estre enseignée ?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis,
Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
L'autre qu'aux grands perils tel a pu se soustraire,
Qui perit pour la moindre affaire.

X.
L'ASNE CHARGÉ D'ÉPONGES,
ET L'ASNE CHARGÉ DE SEL.

Un Asnier, son Sceptre à la main,
Menoit en Empereur Romain
Deux Coursiers à longues oreilles.
L'un d'éponges chargé marchoit comme un Courier ;
Et l'autre se faisant prier
Portoit, comme on dit, les bouteilles.
Sa charge estoit de sel. Nos gaillards pelerins

Par monts, par vaux, et par chemins,
Au gué d'une riviere à la fin arriverent,
Et fort empeschez se trouverent.
L'Asnier qui tous les jours traversoit ce gué là,
Sur l'Asne à l'éponge monta,
Chassant devant luy l'autre beste,
Qui voulant en faire à sa teste
Dans un trou se precipita,
Revint sur l'eau, puis échapa :
Car au bout de quelques nâgées
Tout son sel se fondit si bien,
Que le Baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade Epongier prit exemple sur luy,
Comme un Mouton qui va dessus la foy d'autrui.
Voilà mon Asne à l'eau, jusqu'au col il se plonge
Luy, le conducteur, et l'Eponge.
Tous trois beurent d'autant ; l'Asnier et le Grison
Firent à l'Eponge raison.
Celle-cy devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord.

Que l'Asne succombant ne pût gagner le bord.
L'Asnier l'embrassoit dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe ;
C'est assez qu'on ait veu par là qu'il ne faut point
Agir chacun de mesme sorte.
J'en voulois venir à ce point.

XI. LE LION ET LE RAT.

Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde.
On a souvent besoin d'un plus petit que soy.
De cette verité deux Fables feront foy ;
Tant la chose en preuves abonde.
Entre les pattes d'un Lion,
Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le Roy des animaux en cette occasion
Montra ce qu'il estoit, et luy donna la vie.
Ce bien-fait ne fut pas perdu.
Quelqu'un auroit-il jamais crû
Qu'un Lion d'un Rat eût affaire ?
Cependant il avint qu'au sortir des Forests
Ce Lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissemens ne le pûrent défaire.
Sire Rat accourut, et fin tant par ses dents,
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
Patience et longueur de temps
Font plus que force ny que rage.

XII. LA COLOMBE ET LA FOURMIS.

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.
Le long d'un clair ruisseau beuvoit une Colombe :
Quand sur l'eau se penchant une Fourmis y tombe,

Et dans cét Ocean l'on eust vu la Fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe aussi-tost usa de charité.
Un brin d'herbe dans l'eau par elle estant jetté,
Ce fut un promontoire où la Fourmis arrive.
Elle se sauve ; et là-dessus
Passe un certain Croquant qui marchoit les pieds nus.
Ce croquant par hazard avoit une arbaleste.
Dès qu'il void l'oiseau de Venus
Il le croit en son pot, et déjà luy fait feste.
Tandis qu'à le tuer mon Villageois s'appreste,
La Fourmis le pique au talon.
Le Vilain retourne la teste.
La Colombe l'entend, part, et tire de long.
Le soupé du Croquant avec elle s'envole :
Point de Pigeon pour une obole.

XIII. L'ASTROLOGUE QUI SE LAISSE TOMBER DANS UN PUIT.

Un Astrologue un jour se laissa choir
Au fonds d'un puits. On luy dit, Pauvre beste,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta teste ?

Cette aventure en soy, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmy ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d'entendre dire,
Qu'au Livre du Destin les mortels peuvent lire.
Mais ce Livre qu'Homere et les siens ont chanté,

Qu'est-ce que le hazard parmy l'antiquité,
Et parmy nous, la Providence ?
Or du hazard il n'est point de science.
S'il en estoit, on auroit tort
De l'appeller hazard, ny fortune, ny sort,
Toutes choses tres-incertaines.
Quant aux volonteé souveraines
De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sçait que luy seul ? Comment lire en son sein ?
Auroit-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?
A quelle utilité ? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la Sphere et du Globe ont écrit ?
Pour nous faire éviter des maux inévitableé ?
Nous rendre dans les biens de plaisir incapables ?
Et causant du dégoust pour ces biens prévenus

Les convertir en maux devant qu'ils soient venus ?
C'est erreur, ou plustost c'est crime de le croire.
Le Firmament se meut ; les Astres font leur cours ;
Le Soleil nous luit tous les jours ;
Tous les jours sa clarté succede à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inferer
Que la necessité de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de meurir les semences,
De verser sur les corps certaines influences.
Du reste, en quoy répond au sort toûjours divers
Ce train toûjours égal dont marche l'Univers ?
Charlatans, faiseurs d'horoscope,
Quittez les Cours des Princes de l'Europe :
Emmenez avec vous les souffleurs tout d'un temps.
Vous ne meritez pas plus de foy que ces gens.
Je m'emporte un peu trop ; revenons à l'histoire
De ce Speculateur qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensoger,
C'est l'image de ceux qui baillent aux chimeres,
Cependant qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

XIV. LE LIEVRE ET LES GRENOUILLES.

Un Lievre en son giste songeoit,
(Car que faire en un giste à moins que l'on ne songe ?)
Dans un profond ennuy ce Lievre se plongeait :
Cét animal est triste, et la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux
Sont, disoit-il, bien mal-heureux.
Ils ne sçauroient manger morceau qui leur profite.
Jamais un plaisir pur : toujours assauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empesche de dormir sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Et la peur se corrige-t-elle ?
Je crois mesme qu'en bonne foy
Les hommes ont peur comme moy.
Ainsi raisonnoit notre Lievre,
Et cependant faisoit le guet.
Il estoit douteux, inquiet :
Un souffle, une ombre, un rien, tout luy donnoit la fièvre.
Le melancolique animal
En rêvant à cette matiere
Entend un leger bruit : ce luy fut un signal
Pour s'enfuir devers sa taniere.
Il s'en alla passer sur le bord d'un estang,
Grenouilles aussi-tost de sauter dans les ondes
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
Oh, dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire ! ma presence
Effraye aussi les gens, je mets l'alarme au camp !

Et d'où me vient cette vaillance ?

Comment, des animaux qui tremblent devant moy ?

Je suis donc un foudre de guerre ?

Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,

Qui ne puisse trouver un plus poltron que soy.

XV.

LE COQ ET LE RENARD.

Sur la branche d'un arbre estoit en sentinelle
Un vieux Coq adroit et matois.
Frere, dit un Renard adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle.
Paix generale cette fois.
Je viens te l'annoncer ; descends que je t'embrasse :
Ne me retarde point de grace :
Je dois faire aujourd'huy vingt postes sans manquer.
Les tiens et toy pouvez vaquer
Sans nulle crainte à vos affaires :
Nous vous y servirons en freres.
Faites-en les feux dés ce soir,
Et cependant vien recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.
Amy, reprit le Coq, je ne pouvois jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle,
Que celle
De cette paix.
Et ce m'est une double joye
De la tenir de toy. Je vois deux Levriers
Qui je m'assure sont courriers
Que pour ce sujet on envoie.
Ils ont viste, et seront dans un moment à nous.
Je descends ; nous pourrons nous entrebaiser tous.

Adieu, dit le Renard : ma traite est longue à faire.
Nous nous réjoüirons du succès de l'affaire
Un autre fois. Le galand aussi-tost

Tire ses gregues, gagne au haut,
Mal-content de son stratagème ;
Et nostre vieux Coq en soy-mesme
Se mit à rire de sa peur ;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

XVI.
LE CORBEAU VOULANT IMITER
L'AIGLE.

L'Oyseau de Jupiter enlevant un Mouton,
Un Corbeau témoin de l'affaire,
Et plus foible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau ;
Marque entre cent Moutons le plus gras, le plus beau,
Un vray Mouton de sacrifice.
On l'avoit réservé pour la bouche des Dieux.
Gaillard Corbeau disoit, en le couvrant des yeux,
Je ne sçay qui fut ta nourrice ;
Mais ton corps me paroist en merveilleux estat.
Tu me serviras de pâture.
Sur l'animal beslant à ces mots il s'abat.
La Moutonniere creature
Pesoit plus qu'un fromage ; outre que sa toison
Etoit d'une épaisseur extrême,
Et mêlée à peu près de la mesme façon
Que la barbe de Polipheme.
Elle empestra si bien les serres du Corbeau,

Que le pauvre animal ne pût faire retraite ;
Le Berger vient, le prend, l'encage bien et beau,
Le donne à ses enfants pour servir d'amusette.
Il faut se mesurer, la consequence est nette.
Mal prend aux Voleraux de faire les Voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre.
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands
Seigneurs ;
Où la Guespe a passé le Mouscheron demeure.

XVII. LE PAN SE PLAIGNANT A JUNON.

Le Pan se plaignoit à Junon.

Deesse, disoit-il, ce n'est pas sans raison,

Que je me plains, que je murmure ;

La chant dont vous m'avez fait don

Déplaist à toute la nature :

Au lieu qu'un Rossignol, chetive creature,

Forme des sons aussi doux qu'éclatans,

Est luy seul l'honneur du Printemps.

Junon répondit en colere :

Oyseau jaloux et qui devrois te faire ;

Est ce à toy d'envier la voix du Rossignol ?

Toy que l'on voit porter à l'entour de ton col

Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soyes,

Qui te panades, qui déploies

Une si riche queue, et qui semble à nos yeux

La Boutique d'un Lapidaire ?

Est-il quelque oyseau sous les Cieux

Plus que toy capable de plaire ?

Tout animal n'a pas toutes proprietez.

Nous vous avons donné diverses qualitez,

Les uns ont la grandeur et la force en partage ;

Le Faucon est leger, l'Aigle plein de courage,

Le Corbeau sert pour le présage,

La Corneille avertit des mal-heurs à venir :

Tous sont contents de leur ramage :

Cesse de te plaindre, ou bien pour te punir

Je t'osteray ton plumage.

XVIII.
**LA CHATE METAMORPHOSÉE
EN FEMME.**

Un homme cherissoit éperdument sa Chate ;
Il la trouvoit mignonne, et belle, et délicate,
Qui miauloit d'un ton fort doux :
Il estoit plus fou que les foux.
Cet Homme donc par prieres, par larmes,
Par sortilèges et par charmes,
Fait tant qu'il obtient du destin
Que sa Chate eu un beau matin
Devient femme, et le matin mesme
Maistre sot en fait sa moitié.
Le voila fou d'amour extrême,
De fou qu'il estoit d'amitié.
Jamais la Dame la plus belle
Ne charma tant son favory,
Que fait cette épouse nouvelle
Son hypocondre de mary.
Il l'amadouë, elle le flate,
Il n'y trouve plus rien de Chate :
Et poussant l'eereur jusqu'au bout
La croit femme en tout et par tout.
Lors que quelques Souris qui rongeoient de la natte
Troublerent le plaisir des nouveaux mariez.

Aussi-tost la femme est sur pieds :
Elle manqua son aventure.
Souris de revenir, femme d'estre en posture.
Pour cette fois elle accourut à point ;
Car ayant changé de figure,
Les Souris ne la craignoient point.
Ce luy fut toujours une amorce,
Tant le naturel a de force.

Il se mocque de tout, certain âge accompli.
Le Vase est imbibé, l'étoffe a pris son ply.
En vain de son train ordinaire
On le veut des-accoutumer.
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne sçauroit le reformer.
Coups de fourche ny d'étrivieres
Ne luy font changer de manieres ;
Et, fussiez-vous embastonnez,
Jamais vous n'en serez les maistres.
Qu'on luy ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenestres.

XIX. LE LION ET L'ASNE CHASSANT.

Le Roy des Animaux se mit un jour en teste
De giboyer. Il celebrait sa feste.
Le gibier du Lion ce ne sont pas moineaux ;
Mais beaux et bons Sangliers, Daims et Cerfs bons et
beaux.

Pour reüssir dans cette affaire,
Il se servit du ministere
De l'Asne à la voix de Stentor.
L'Asne à Messer Lion fit office de Cor.
Le Lion le posta, le couvrit de ramée,
Luy commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuïroient de leur maison.
Leur troupe n'estoit pas encore accoustumée
A la tempeste de sa voix :
L'air en retentissoit les hostes de ces bois.
Tous fuyoient, tous tomboient au piège inévitable
Où les attendoit le Lion.
N'ay-je pas bien servy dans cette occasion ?
Dit l'Asne, en se donnant tout l'honneur de la chasse ;
Ouy, reprit le Lion, c'est bravement crié.
Si je ne connoissois ta personne et ta race
J'en serois moy-mesme effrayé.

L'Asne s'il eût osé se fût mis en colere,
Encor' qu'on le raillast avec juste raison :
Car qui pourroit souffrir un Asne fanfaron ?
Ce n'est pas là leur caractere.

XX.
TESTAMENT
EXPLIQUÉ PAR ESOPE.

Si ce qu'on dit d'Esopé est vray,
C'estoit l'Oracle de la Grece.
Luy seul avoit plus de sagesse
Que tout l'Areopage. En voicy pour essay
Une Histoire des plus gentilles
Et qui pourra plaire au Lecteur.

Un certain homme avoit trois filles,
Toutes trois de contraire humeur.
Une buveuse, une coquette,
La troisième avare parfaite.
Cét Homme par son testament,
Selon les Loix municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égales.
En donnant à leur Mere tant ;
Payable quand chacune d'elles
Ne possederait plus sa contingente part.
Le Pere mort, les trois femmes
Coururent au testament sans attendre plus tard.
On le lit ; on tâche d'entendre
La volonté du Testateur,
Mais en vain : car comment comprendre
Qu'aussi-tost que chacune sœur
Ne possederait plus sa part hereditaire,
Il luy faudra payer sa Mere ?
Ce n'est pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'estre sans bien.
Que vouloit donc dire le Pere ?
L'affaire est consultée ; et tous les Advocats
Après avoir tourné le cas
En cent et cent mille manieres

Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus,
Et conseillent aux heritieres
De partager le bien sans songer au surplus.
Quant à la somme de la veuve,
Voicy, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve :
Il faut que chaque sœur se charge par traité
Du tiers payable à volonté ;
Si mieux n'aime la Mere en créer une rente
Dés le decés du mort courante.
La chose ainsi réglée, on composa trois lots.
En l'un les maisons de bouteille,
Les buffets dressez sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magasins de malvoisie,

Les esclaves de bouche, et pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie :
Dans un autre celui de la coquetterie ;
La maison de la Ville, et les meubles exquis,
Les Eunuques, et les coëffeuses,
Et les brodeuses
Les bijoux, les robes de prix.
Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux et le pasturage,
Valets et bestes de labour.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourroit faire,
Que peut-estre pas une sœur,
N'auroit ce qui luy pourroit plaire.
Ainsi chacune prit son inclination ;
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athenes,
Que cette rencontre arriva.
Petits et grands, tout approuva
Le partage et le choix. Esope seul trouva
Qu'apres bien du temps et des peines,
Les gens avoient pris justememt
Le contre-pied du Testament.
Si le défunt vivoit, disoit-il, que l'Attique

Auroit de reproches de luy !
Comment ! ce peuple qui se pique
D'estre le plus subtil des peuples d'aujourd'huy,
A si mal entendu la volonté suprême
D'un testateur ! Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage luy-mesme,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré.
Rien qui pust estre convenable,
Partant rien aux sœurs d'agreable.
A la Coquette l'attirail,
Qui suit les personnes beuveuses.
La Biberonne eut le bestail ;
La Ménagere eut les coëffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien ;
Alleguant qu'il n'estoit moyen

Plus seur pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien.
Qu'elles se mariroient dans les bonnes familles,
Quand on leur verroit de l'argent :
Pairoient leur Mere tout contant ;
Ne possederoient plus les effets de leur Pere ;
Ce que disoit le Testament.
Le peuple s'estonna comme il se pouvoit faire
Qu'un homme seul eust plus de sens
Qu'une multitude de gens.

LIVRE III

I.
Le Meufnier, fon Fils, & l'Âne.

A. M. D. M.

L'Invention des Arts eftant un droit d'aîneffe,
Nous devons l'Apologue à l'ancienne Grece.

Mais ce champ ne fe peut tellement moisfonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte eft un païs plein de terres defertes.
Tous les jours nos Auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait affez bien inventé.
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, heritiers de la Lyre,
Disciples d'Apollon, nos Maîtres pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout feuls & fans témoins ;
(Comme ils fe confioient leurs penfers & leurs foins)
Racan commence ainfi : Dites-moy, je vous prie,

Vous qui devez favoir les chofes de la vie,
Qui par tous les degrez avez déjà paffé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé ;
A quoy me refoudray-je ? Il eft temps que j'y penfe.
Vous connoiffez mon bien, mon talent, ma naiffance.
Dois-je dans la Province établir mon fejour ?
Prendre employ dans l'Armée ? ou bien charge à la
Cour ?
Tout au monde eft mêlé d'amertume & de charmes.
La guerre a fes douceurs, l'Hymen a les alarmes.
Si je fuivois mon gouft, je fçaurois où buter ;

Mais j'ay les miens, la Cour, le peuple à contenter.
Malherbe là-deffus. Contenter tout le monde !

Ecoutez ce recit avant que je réponde.

J'ay lu dans quelque endroit, qu'un Meufnier & fon fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, li j'ay bonne memoire,
Alloient vendre leur Afne un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais & de meilleur débit,
On luy lia les pieds, on vous le fufpendit ;
Puis cet homme & fon fils le portent comme un luftre ;

Pauvres gens, idiots, couple ignorant & ruftre.
Le premier qui les vid, de rire s'éclata.
Quelle farce, dit-il, vont joüer ces gens-là ?
Le plus afne des trois n'est pas celui qu'on penfe.
Le Meufnier à ces mots connoift fon ignorance.
Il met fur pieds la befte, & la fait détalier.
L'Afne, qui gouftoit fort l'autre façon d'aller
Se plaint en fon patois. Le Meufnier n'en a cure.
Il fait monter fon fils, il fuit, & d'aventure
Paffent trois bons Marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :

Oh là oh, defcendez, que l'on ne vous le dife,
Jeune homme qui menez Laquais à barbe grife.
C'estoit à vous de fuivre, au vieillard de monter.
Meffieurs, dit le Meufnier, il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre, & puis le vieillard monte ;
Quand trois filles paffant, l'une dit : C'est grand' honte,
Qu'il faille voir ainfi clocher ce jeune fils ;
Tandis que ce nigaut, comme un Evefque affis,
Fait le veau fur fon Afne, & penfe estre bien fage.
Il n'est, dit le Meufnier, plus de Veaux à mon âge.

Paffez voftre chemin, la fille, & m'en croyez.
Après maints quolibets coup fur coup renvoyez,
L'homme crut avoir tort, & mit fon fils en croupe.
Au bout de trente pas une troifième troupe
Trouve encore à glofer. L'un dit : Ces gens font fous,

Le Baudet n'en peut plus, il mourra sous leurs coups.
Hé quoy, charger ainsi cette pauvre Bourrique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
Sans doute qu'à la Foire ils vont vendre la peau.
Parbieu, dit le Meunier, est bien fou du cerveau,

Qui prétend contenter tout le monde & son père.
Essayons toutefois, si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.
L'Âne se prélassant marche seul devant eux.
Un quidan les rencontre, & dit : Est-ce la mode,
Que Baudet aille à l'aide, & Meunier s'incommode ?
Qui de l'Âne ou du Maître est fait pour se laisser ?
Je conseille à ces gens de le faire enchaîner.
Ils usent leurs fouliers, & conservent leur Âne :
Nicolas au rebours ; car quand il va voir Jeanne,

Il monte sur la bête, & la chanson le dit.
Beau trio de Baudets ! le Meunier repartit :
Je suis Âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue ;
Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien ;
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, & fit bien.

Quant à vous, fuivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince ;
Allez, venez, courez, demeurez en Province ;
Prenez femme, Abbaye, Employ, Gouvernement ;

Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

II.

Les Membres & l'Eftomach.

IE devois par la Royauté
Avoir commencé mon Ouvrage.
A la voir d'un certain cofté,
¶ Meffer Gafter en eft l'image.

S'il a quelque befoin, tout le corps s'en reffent.
De travailler pour luy les membres fe laffant,
Chacun d'eux refolut de vivre en Gentil-homme,
Sans rien faire, alleguant l'exemple de Gafter.
Il faudroit, difoient-ils, fans nous qu'il vécut d'air.
Nous fuons, nous peignons comme beftes de fomme :
Et pour qui ? pour luy feul ; nous n'en profitons pas :
Nofre foin n'aboutit qu'à fournir les repas.
Chommons, c'eft un métier qu'il veut nous faire
apprendre.
Ainfi dit, ainfi fait. Les mains ceffent de prendre ;

Les bras d'agir, les jambes de marcher.
Tous dirent à Gafter, qu'il en allaft chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils fe repentirent ;
Bien-toft les pauvres gens tomberent en langueur :
Il ne fe forma plus de nouveau fang au cœur :
Chaque membre en fouffrit, les forces fe perdirent.
Par ce moyen les mutins virent
Que celui qu'ils croyoient oifif & paresfeux,
A l'intereft commun contribuoit plus qu'eux.

Cecy peut s'appliquer à la grandeur Royale.
Elle reçoit & donne, & la chose est égale.

Tout travaille pour elle, & reciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.

Elle fait subfliter l'artisan de ses peines,
Enrichit le Marchand, gage le Magistrat.
Maintient le Laboureur, donne paye au soldat,
Distribué en cent lieux ses graces souveraines,
Entretient seule tout l'Estat.

Menenius le fçeut bien dire.

La Commune s'alloit separer du Senat.
Les mécontents disoient qu'il avoit tout l'Empire,
Le pouvoir, les trefors, l'honneur, la dignité ;
Au lieu que tout le mal estoit de leur côté ;
Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs estoit déjà posté.

La plupart s'en alloient chercher une autre terre,
Quand Menenius leur fit voir
Qu'ils estoient aux membres semblables ;
Et par cet Apologue infigne entre les Fables,
Les ramena dans leur devoir.

III.

Le Loup devenu Berger.

UN Loup qui commençoit d'avoir petite part
Aux Brebis de son voisinage,
Crut qu'il falloit s'aider de la peau du Renard,
Et faire un nouveau personnage.

Il s'habille en Berger, endosse un hoqueton,
Fait sa houlette d'un bâton ;
Sans oublier la Cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il auroit volontiers écrit sur son chapeau,
C'est moy qui suis Guillot Berger de ce troupeau.
Sa personne étant ainsi faite,
Et les pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le Sycophante^[1] approche doucement.
Guillot le vray Guillot étendu sur l'herbette,
Dormoit alors profondément.
Son chien dormoit aussi, comme aussi sa mufette.

La plupart des Brebis dormoient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire :
Et pour pouvoir mener vers son fort les Brebis,
Il voulut ajoûter la parole aux habits,
Chose qu'il croyoit nécessaire.
Mais cela gâta son affaire.
Il ne pût du Pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystère.
Chacun se reveilla à ce son,

Les Brebis, le Chien, le Garçon.
Le pauvre Loup dans cet efclandre,
Empêché par fon hoqueton,
Ne pût ny fuïr ny fe défendre.

Toûjours par quelque endroit fourbes fe laiffent prendre.

Quiconque eft Loup, agiffe en Loup ;
C'eft le plus certain de beaucoup.

IV.

Les Grenouilles qui demandent un Roy.

LEs Grenouilles se lassant
De l'estat Democratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les fôûmit au pouvoir Monarchique.
Il leur tomba du Ciel un Roy tout pacifique :

Ce Roy fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuse,
Gent fort fotte & fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de long-temps regarder au visage
Celuy qu'elles croyoient estre un geant nouveau ;
Or c'estoit un foliveau,
De qui la gravité fit peur à la premiere,
Qui de le voir s'aventurant
Osa bien quitter sa taniere.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la suivit, une autre en fit autant,
Il en vint une fourmilliere ;

Et leur troupe à la fin se rendit familiere
Jusqu'à sauter sur l'épaule du Roy.
Le bon Sire le souffre, & se tient toujours coy.
Jupin en a bien-tôt la cervelle rompuë.
Donnez-nous, dit ce peuple, un Roy qui se remuë.
Le Monarque des Dieux leur envoie une Gruë,
Qui les croque, qui les tuë,
Qui les gobe à son plaisir ;

Et Grenouilles de le plaindre ;
Et Jupin de leur dire : Et quoy ! vostre desir
A les loix croit-il nous astringre ?
Vous avez dû premierement
Garder vostre Gouvernement ;
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devoit suffire

Que vostre premier Roy fust debonnaire & doux :
De celuy-cy contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.

V. Le Renard & le Bouc.

Capitaine Renard alloit de compagnie
Avec son amy Bouc des plus haut encornez.
Celuy-cy ne voyoit pas plus loin que son nez.

L'autre estoit passé maître en fait de tromperie.
La fois les obligea de descendre en un puits.
Là chacun d'eux se defaltere.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le Renard dit au Bouc : Que ferons-nous compere ?
Ce n'est pas tout de boire ; il faut fortir d'icy.
Leve tes pieds en haut, & tes cornes aussi :
Mets-les contre le mur. Le long de ton eschine
Je grimperay premierement :
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine
De ce lieu-cy je fortiray,

Après quoy je t'en tireray.
Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; & je louë
Les gens bien s'enfiez comme toy.
Je n'aurois jamais quant à moy
Trouvé ce secret, je l'avouë.
Le Renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous luy fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le Ciel t'eust, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas à la legere

Descendu dans ce puits. Or adieu, j'en suis hors :
Tâche de t'en tirer, & fais tous tes efforts ;

Car pour moy, j'ay certaine affaire,
Qui ne me permet pas d'arrester en chemin.
En tout chose il faut confiderer la fin.

VI.

L'Aigle, la Laye, & la Chate.

L'Aigle avoit les petits au haut d'un arbre creux
La Laye au pied, la Chate entre les deux :
Et fans s'incommoder, moyennant ce partage

Meres & nourrifons faisoient leur tripotage.
La Chate détruisit par la fourbe l'accord.
Elle grimpa chez l'Aigle, & luy dit : Nôtre mort,
(Au moins de nos enfans, car c'est tout un aux meres)
Ne tardera possible gueres.
Voyez-vous à nos pieds foûir incessamment
Cette maudite Laye, & creuser une mine ?
C'est pour déraciner le cheſne affeurément,
Et de nos nourrifons attirer la ruine.
L'arbre tombant ils feront devorez :
Qu'ils s'en tiennent pour affurez.
S'il m'en reſtoit un ſeul j'adoucirois ma plainte.

Au partir de ce lieu qu'elle remplit de crainte,
La perfide deſcend tout droit
A l'endroit
Où la Laye eſtoit en gefine.
Ma bonne amie & ma voiſine,
Luy dit-elle tout bas, je vous donne un avis.
L'Aigle, ſi vous ſortez, fondera ſur vos petits :
Obligez-moy de n'en rien dire.
Son couroux tomberoit ſur moy.
Dans cette autre famille ayant ſemé l'effroy,

La Chate en fon trou fe retire.
L'Aigle n'ofe fortir, ny pourvoir aux befoins
De les petits : La Laye encore moins :
Sottes de ne pas voir que le plus grand des foins

Ce doit eftre celuy d'éviter la famine.
A demeurer chez foy l'une & l'autre s'obftine ;
Pour fecourir les liens dedans l'occafion :
L'Oyfeau Royal en cas de mine,
La Laye en cas d'irruption.
La faim détruit tout : il ne refta perfonne
De la gent Marcaffine & de la gent Aiglonne,
Qui n'allaft de vie à trépas ;
Grand renfort pour Meffieurs les Chats.

Que ne fçait point ourdir une langue traîtreffe
Par fa pernicieufe adrefle ?

Des malheurs qui font fortis
De la boîte de Pandore,
Celuy qu'à meilleur droit tout l'Univers abhorre,
C'eft la fourbe à mon avis.

VII.

L'Yvrogne & la femme.

CHacun a son défaut où toujours il revient :
Honte ny peur n'y remédie.
Sur ce propos d'un conte il me souvient :

Je ne dis rien que je n'appuye
De quelque exemple. Un fuppoit de Bacchus
Alteroit la fanté, son esprit, & la bourse.
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course,
Qu'ils font au bout de leurs écus.
Un jour que celui-cy plein du jus de la treille,
Avoit laiffé les lens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là les vapeurs du vin nouveau
Cuverent à loisir. A son réveil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de son corps,
Un luminaire, un drap des morts.

Oh ! dit-il, qu'est-cecy ? ma femme est-elle veuve ?
Là-dessus son épouse en habit d'Alecton,
Maquée, & de la voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort ; approche de la biere ;
Luy présente un chaudéau propre pour Lucifer.
L'Epoux alors ne doute en aucune maniere
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.
Quelle personne es-tu ? dit-il à ce fantôme.
La celeriere du Royaume

De Satan, reprit-elle ; & je porte à manger
A ceux qu'encloft la tombe noire.

Le Mary repart fans longer ;
Tu ne leur portes point à boire ?

VIII.

La Goute & l'Araignée.

QUand l'Enfer eut produit la Goute & l'Araignée,
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter,
D'être pour l'humaine lignée

Egalement à redouter.

Or avifons aux lieux qu'il vous faut habiter.

Voyez-vous ces cafes étrotes,

Et ces Palais si grands, si beaux, si bien dorez ?

Je me fuis propofé d'en faire vos retraites.

Tenez donc ; voicy deux buchetes ;

Accommodez-vous, ou tirez.

Il n'est rien, dit l'Aragne, aux cafes qui me plaife.

L'autre tout au rebours voyant les Palais pleins

De ces gens nommez Medecins,

Ne crut pas y pouvoir demeurer à fon aife.

Elle prend l'autre lot ; y plante le piquet ;

S'étend à fon plaifir fur l'orteil d'un pauvre homme,

Difant : Je ne croy pas qu'en ce poſte je chomme,

Ny que d'en déloger, & faire mon paquet

Jamais Hippocrate me fomme.

L'Aragne cependant ſe campe en un lambris,

Comme ſi de ces lieux elle euſt fait bail à vie ;

Travaille à demeurer : voilà ſa toile ourdie ;

Voilà des moucherons de pris.

Une fervante vient balayer tout l'ouvrage.

Autre toile tiffuë, autre coup de balay.
Le pauvre Bestion tous les jours déménage.
Enfin après un vain essay
Il va trouver la Goute. Elle estoit en campagne,
Plus malheureufe mille fois
Que la plus malheureufe Aragne.

Son hôte la menoit tantost fendre du bois.
Tantost fouir, hoüer. Goute bien tracassée
Est, dit-on, à demi pansée.
O, je ne sçaurois plus, dit-elle, y résister.
Changeons, ma sœur l'Aragne. Et l'autre d'écouter.
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :
Point de coup de balay qui l'oblige à changer.
La Goute d'autre part va tout droit se loger
Chez un Prelat qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplasmes, Dieu sçait. Les gens n'ont point de honte

De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une & l'autre trouva de la forte son compte,
Et fit tres-fagement de changer de logis.

IX.

Le Loup & la Cicogne.

Les Loups mangent gloutonnement.
Un Loup donc estant de frairie,
Se pressa, dit-on, tellement,
Qu'il en pensa perdre la vie.

Un os luy demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce Loup, qui ne pouvoit crier,
Près de là passe une Cicogne.
Il luy fait signe, elle accourt.
Voilà l'Operatrice aussi-tôt en besogne.
Elle retira l'os ; puis pour un si bon tour
Elle demanda son falaire.
Vostre falaire ? dit le Loup,
Vous riez, ma bonne comere.
Quoy, ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré vostre cou ?
Allez, vous estes une ingrante ;
Ne tombez jamais sous ma patte.

X.

Le Lion abattu par l'Homme.

On expofoit une peinture,
Où l'Artifan avoit tracé
Un Lion d'immense ftature
Par un feul homme terraffé.
Les regardans en tiroient gloire.
Un Lion en paffant rabattit leur caquet,

Je voy bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne icy la victoire :
Mais l'Ouvrier vous a déçus,
Il avoit liberté de feindre.
Avec plus de raifon nous aurions le deffus.
Si mes confreres fçavoient peindre.

XI.

Le Renard & les Raifins.

Certain Renard Gascon, d'autres disent Normant,
Mourant presque de faim, vid au haut d'une treille
Des raifins murs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.

Le galand en eust fait volontiers un repas.
Mais comme il n'y pouvoit atteindre,
Ils sont trop verts, dit-il, & bons pour des goujats.
Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

XII.

Le Cigne & le Cuifinier.

Dans une ménagerie
De volatiles remplie
Vivoient le Cigne & l'Oïfon :
Celuy-là destiné pour les regards du Maître,

Celuy-cy pour fon goût ; l'un qui se piquoit d'estre
Commenfal du jardin, l'autre de la maifon.
Des folfez du Chafteau faifant leurs galeries,
Tantoft on les eût vûs cofte à cofte nager.
Tantoft courir fur l'onde, & tantoft fe plonger,
Sans pouvoir fatisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le Cuifinier ayant trop bû d'un coup,
Prit pour Oïfon le Cigne ; & le tenant au cou,
Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oïseau preft à mourir, fe plaint en fon ramage.
Le Cuifinier fut fort furpris,
Et vid bien qu'il s'eftoit mépris.

Quoy ? je mettrois, dit-il, un tel chanteur en foupe ?
Non, non, ne plaife aux Dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en fert fi bien.

Ainfi dans les dangers qui nous fuivent en croupe,
Le doux parler ne nuit de rien.

XIII.

Les Loups & les Brebis.

Après mille ans & plus de guerre déclarée,
Les Loups firent la paix avecque les Brebis.
C'estoit apparemment le bien des deux partis :

Car si les Loups mangeoient mainte beste égarée,
Les Bergers de leur peau se faisoient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les paturages,
Ni d'autre part pour les carnages.
Ils ne pouvoient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix se conclud donc ; on donne des ostages ;
Les Loups leurs Louveteaux, & les Brebis leurs Chiens.
L'échange en estant fait aux formes ordinaires,
Et réglé par des Commissaires,
Au bout de quelque temps que Messieurs les Louvats

Se virent Loups parfaits & friands de tuerie ;
Ils vous prennent le temps que dans la Bergerie
Messieurs les Bergers n'estoient pas ;
Estranglent la moitié des Agneaux les plus gras ;
Les emportent aux dens, dans les bois se retirent.
Ils avoient averti leurs gens secretement.
Les Chiens, qui, sur leur foy, repofoient seurement,
Furent étranglez en dormant.
Cela fut si tost fait, qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux ; un seul n'en échapa.
Nous pouvons conclure de là

Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.
La paix est fort bonne de foy,
J'en conviens ; mais de quoy sert-elle
Avec des ennemis sans foy ?

XIV.

Le Lion devenu vieux.

Le Lion, terreur des forets,
Chargé d'ans, & pleurant son antique proüesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa foiblesse.

Le Cheval s'approchant luy donne un coup de pied,
Le Loup un coup de dent, le Bœuf un coup de corne.
Le malheureux Lion languissant, triste & morne ;
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin sans faire aucunes plaintes ;
Quand voyant l'Âne même à son antre accourir,
Ah c'est trop, luy dit-il, je voulois bien mourir ;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

XV.

Philomele & Progné.

Autrefois Progné l'hirondelle
De sa demeure s'écarta ;
Et loin des Villes s'emporta
Dans un Bois où chantoit la pauvre Philomele.

Ma sœur, luy dit Progné, comment vous portez-vous ?
Voicy tantost mille ans que l'on ne vous a vuë :
Je ne me souviens point que vous soyiez venuë
Depuis le temps de Thrace habiter parmi nous.
Dites-moy, que pensez-vous faire ?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire ?
Ah ! reprit Philomele, en est-il de plus doux ?
Progné luy repartit : Et quoy, cette musique
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique ?
Le desert est-il fait pour des talens si beaux ?
Venez faire aux citez éclater leurs merveilles.

Auffi-bien en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Terée autrefois
Parmi des demeures pareilles,
Exerça la fureur sur vos divins appas.
Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit la sœur, que je ne vous suis pas.
En voyant les hommes, hélas !
Il m'en souvient bien davantage.

XVI.

La Femme noyée.

IE ne fuis pas de ceux qui difent,
Ce n'est rien ;
C'est une femme qui fe noye.
Je dis que c'est beaucoup ; & ce fexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait nôtre joye.

Ce que j'avance icy n'est point hors de propos ;
Puisqu'il s'agit dans cette Fable
D'une femme qui dans les flots
Avoit fini les jours par un fort déplorable,
Son Epoux en cherchoit le corps,
Pour luy rendre en cette aventure
Les honneurs de la sepulture.
Il arriva que fur les bords
Du fleuve auteur de la difgrace
Des gens se promenoient, ignorans l'accident.
Ce mary donc leur demandant
S'ils n'avoient de la femme apperçu nulle trace ;
Nulle, reprit l'un d'eux ; mais cherchez-la plus bas ;
Suivez le fil de la riviere.
Un autre repartit : Non, ne le suivez pas ;
Rebrouffez plutoft en arriere.

Quelle que foit la pente & l'inclination
Dont l'eau par la courfe l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait floter d'autre forte.
Cet homme se railloit assez hors de faifon.

Quant à l'humeur contredifante,
Je ne fçay s'il avoit raifon.
Mais que cette humeur foit, ou non,
Le défaut du fexe & la pente,
Quiconque avec elle naiftra,
Sans faute avec elle mourra,
Et jufqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par-delà.

XVII.

La Belette entrée dans un Grenier.

DAmoifelle Belette au corps long & floüet,
Entra dans un Grenier par un trou fort étroit.
Elle fortoit de maladie.
Là vivant à difcretion,

La galande fit chere lie,
Mangea, rongea ; Dieu fçait la vie,
Et le lard qui perit en cette occafion.
La voilà pour conclufion
Graffe, mafluë, & rebondie.
Au bout de la femaine ayant difné fon fou,
Elle entend quelque bruit, veut fortir par le trou,
Ne peut plus repaffer, & croit s'eftre méprife.
Après avoir fait quelques tours,
C'eft, dit-elle, l'endroit, me voilà bien furprife ;
J'ay paffé par icy depuis cinq ou fix jours.
Un Rat qui la voyoit en peine,
Luy dit : Vous aviez lors la panfe un peu moins pleine.
Vous eftes maigre entrée, il faut maigre fortir.

Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres.
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les voftres.

XVIII.

Le Chat & un vieux Rat.

I' Ay lû chez un conteur de Fables,
Qu'un fecond Rodilard, l' Alexandre des Chats,
L' Attila, le fleau des Rats,
Rendoit ces derniers miferables.

J' ay lû, dis-je, en certain Auteur,
Que ce Chat exterminateur,
Vray Cerbere, estoit craint une lieuë à la ronde ;
Il vouloit de Souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on fufpend fur un leger appuy,
La mort aux Rats, les Souricieres,
N' estoient que jeux au prix de luy.
Comme il void que dans leurs tanieres
Les Souris estoient prifonnières ;
Qu' elles n' oïent fortir ; qu' il avoit beau chercher ;
Le galand fait le mort ; & du haut d' un plancher
Se pend la tefte en bas. La befte fcelerate

A de certains cordons fe tenoit par la pate.
Le peuple des Souris croit que c' eft châtiment ;
Qu' il a fait un larcin de roft ou de fromage,
Egratigné quelqu' un, caufé quelque dommage :
Enfin qu' on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à fon enterrement ;
Mettent le nez à l' air, montrent un peu la tefte ;
Puis rentrent dans leurs nids à rats ;
Puis reffortant font quatre pas ;

Puis enfin se mettent en quête.
Mais voicy bien une autre feste.

Le pendu reffuscite ; & sur ses pieds tombant
Attrape les plus paresseuses.
Nous en çavons plus d'un, dit-il en les gobant :
C'est tour de vieille guerre ; & vos cavernes creuses
Ne vous fauveront pas ; je vous en avertis ;
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophetifoit vray ; nostre maître Mitis
Pour la seconde fois les trompe & les affine ;
Blanchit la robe, & s'enfarine ;
Et de la forte déguisé
Se niche & se blotit dans une huche ouverte :
Ce fut à luy bien avisé :

La gent trote-menu s'en vient chercher la perte.
Un Rat sans plus s'abstient d'aller flairer autour.
C'estoit un vieux routier ; il çavoit plus d'un tour ;
Même il avoit perdu la queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au General des Chats.
Je soupçonne dessous encor quelque machine.
Rien ne te sert d'être farine ;
Car quand tu ferois sac je n'approcherois pas.
C'estoit bien dit à luy ; j'approuve la prudence.
Il estoit expérimenté ;

Et çavoit que la méfiance
Est mere de la feureté.

LIVRE IV

I.

Le Lion amoureux.

A Mademoifelle de Sevigné.

Sevigné, de qui les attraits
Servent aux graces de modele,

Et qui naquistes toute belle,
A vostre indifference prés,
Pourriez-vous estre favorable
Aux jeux innocens d'une Fable ?
Et voir sans vous épouventer,
Un Lion qu'amour fçeut dompter ?
Amour est un étrange maistre.
Heureux qui peut ne le connoître
Que par recit, luy ny les coups !
Quand on en parle devant vous,
Si la verité vous offense,
La Fable au moins se peut souffrir.
Celle-cy prend bien l'affurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zele & par reconnoissance.

Du temps que les bestes parloient
Les Lions entr'autres vouloient
Estre admis dans nostre alliance.

Pourquoy non ? puisque leur engeance
Valoit la nostre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure outre cela.
Voicy comment il en alla.
Un Lion de haut parentage
En passant par un certain pré,
Rencontra Bergere à son gré.
Il la demande en mariage.
Le pere auroit fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner luy sembloit bien dur ;
La refuser n'estoit pas leur.
Même un refus eust fait possible,
Qu'on eust vû quelque beau matin
Un mariage clandestin.
Car outre qu'en toute maniere
La belle estoit pour les gens fiers ;
Fille se coëffe volontiers

D'amoureux à longue criniere.
Le Pere donc ouvertement
N'osant renvoyer nostre amant,
Luy dit : Ma fille est délicate ;
Vos griffes la pourront bleffer
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque pate
On vous les rogne ; & pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps.
Vos baisers en feront moins rudes
Et pour vous plus délicieux ;
Car ma fille y répondra mieux
Estant sans ces inquietudes.
Le Lion consent à cela
Tant son ame estoit aveuglée.
Sans dents ni griffes le voilà
Comme place démantelée.

On lafcha fur luy quelques chiens,
Il fit fort peu de refiftance.

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire, Adieu prudence.

II. Le Berger & la Mer.

DU rapport d'un troupeau dont il vivoit sans loins
Se contenta long-temps un voisin d'Amphitrite.
Si la fortune estoit petite,
Elle estoit feure tout au moins.

A la fin les trefors déchargez sur la plage,
Le tenterent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau ;
Cet argent perit par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les Brebis ;
Non plus Berger en chef comme il estoit jadis,
Quand ses propres Moutons païssoient sur le rivage ;
Celuy qui s'estoit veu Coridon ou Tircis,
Fut Pierrot & rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits ;
Racheta des bestes à laine ;

Et comme un jour les vents retenant leur haleine,
Laiïssoient paisiblement aborder les vaisseaux ;
Vous voulez de l'argent, ô Mefdames les Eaux,
Dit-il, adressez-vous, je vous prie, à quelqu'autre :
Ma foy vous n'aurez pas le nostre.

Cecy n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me fers de la verité
Pour montrer par experience,
Qu'un fou quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en esperance :

Qu'il se faut contenter de sa condition ;
Qu'aux conseils de la Mer & de l'Ambition
Nous devons fermer les oreilles.

Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La Mer promet monts & merveilles ;
Fiez-vous-y, les vents & les voleurs viendront.

III.

La Mouche & la Fourmy

LA Mouche & la Fourmy contelloient de leur prix.
Ô Jupiter ! dit la premiere,
Faut-il que l'amour propre aveugle les esprits
D'une si terrible maniere,

Qu'un vil & rampant animal
A la fille de l'air ose se dire égal ?
Je hante les Palais ; je m'affied à la table :
Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toy :
Pendant que celle-cy chetive & misérable,
Vit trois jours d'un festu qu'elle a traîné chez loy.
Mais ma mignonne, dites-moy,
Vous campez-vous jamais sur la teste d'un Roy,
D'un Empereur, ou d'une Belle ?
Je le fais ; & je baise un beau sein quand je veux :
Je me jouë entre des cheveux :
Je rehauffe d'un teint la blancheur naturelle :
Et la derniere main que met à la beauté
Une femme allant en conquête,

C'est un ajustement des Mouches emprunté.
Puis allez-moy rompre la teste
De vos greniers. Avez-vous dit ?
Luy repliqua la ménagere.
Vous hantez les Palais : mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la premiere
De ce qu'on sert devant les Dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?

Si vous entrez par tout : auffi font les profanes.
Sur la tefte des Rois & fur celle des Afnes
Vous allez vous planter ; je n'en difconviens pas ;
Et je fçay que d'un prompt trépas
Cette importunité bien fouvent eft punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie.

J'en conviens : il eft noir ainfi que vous & moy.
Je veux qu'il ait nom Mouche ; eft-ce un fujet pourquoy
Vous falliez fonner vos merites ?
Nomme-t-on pas auffi Moûches les parafites ?
Ceffez donc de tenir un langage fi vain :
N'ayez plus ces hautes penfées :
Les Moûches de Cour font chaffées :
Les Moûcharts font pendus : & vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de mifere,
Quand Phœbus regnera fur un autre hemifphere.
Alors je jouïray du fruit de mes travaux.
Je n'iray par monts ny par vaux
M'expofer au vent, à la pluye.
Je vivray fans mélancolie.

Le foin que j'auray pris, de foin m'exemptera.
Je vous enfeigneray par là
Ce que c'eft qu'une fauffe ou veritable gloire.
Adieu : je perds le temps : laiffez-moy travailler.
Ny mon grenier ny mon armoire
Ne fe remplit à babiller.

IV.

Le Jardinier & son Seigneur.

Un amateur de jardinage,
Demy Bourgeois, demy manant,
Poffedit en certain Village
Un jardin affez propre, & le clos à tenant.
Il avoit de plan vif semé cette étendue,

Là croiffoit à plaifir l'ofeille & la laitue ;
Dequoy faire à Margot, pour fa fefte, un bouquet ;
Peu de jafmin d'Épagne, & force ferpolet.
Cette felicité par un Lievre troublée,
Fit qu'au Seigneur du Bourg nostre homme fe plaignit.
Ce maudit animal vient prendre fa goulée
Soir & matin, dit-il, & des pieges fe rit :
Les pierres, les baltons y perdent leur crédit.
Il eft Sorcier, je croy. Sorcier ? je l'en défie,
Repartit le Seigneur. Fust-il diable, Miraut,
En dépit de fes tours, l'attrapera bien-toft.
Je vous en déferay, bon homme, fur ma vie :
Et quand ? & dés demain, fans tarder plus long-temps.

La partie ainfi faite, il vient avec les gens :
Çà déjeunons, dit-il, vos poulets font-ils tendres ?
La fille du logis, qu'on vous voye, approchez.
Quand la marierons-nous ? quand aurons-nous des
gendres ?
Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouïller à l'efcarcelle.
Disant ces mots, il fait connoiffance avec elle ;

Auprès de luy la fait affeoir ;
Prend une main, un bras, leve un coin du mouchoir ;
Toutes fofes dont la Belle
Se défend avec grand refpect ;
Tant qu'au pere à la fin cela devient fufpect.

Cependant on fricaffe, on le ruë en cuifine.
De quand font vos jambons ? Ils ont fort bonne mine.
Monfieur, ils font à vous. Vraiment, dit le Seigneur,
Je les reçois, & de bon cœur.
Il déjeûne tres-bien, auffi fait fa famille,
Chiens, chevaux & valets, tous gens bien endentez :
Il commande chez l'hoſte, y prend des libertez,
Boit fon vin, careffe fa fille.
L'embarras des Chaffeurs fuccede au déjeuné.
Chacun s'anime & fe prépare :
Les trompes & les cors font un tel tintamarre,
Que le bon homme eſt étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage

Le pauvre potager ; adieu planches, quarreaux ;
Adieu chicorée & poreaux ;
Adieu dequoy mettre au potage.
Le Lievre eſtoit gifté deſſous un maître chou.
On le queſte, on le lance, il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais troüée, horrible & large playe
Que l'on fit à la pauvre haye
Par ordre du Seigneur ; car il euſt eſté mal
Qu'on n'eufſt pû du jardin fortir tout à cheval.
Le bon homme diſoit : Ce font là jeux de Prince :
Mais on le laiffoit dire ; & les chiens & les gens
Firent plus de degât en une heure de temps,
Que n'en auroient fait en cent ans

Tous les Lievres de la Province.

Petits Princes, vuidez vos débats entre vous :
De recourir aux Rois vous feriez de grands fous.

Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

V. L'Âne & le petit Chien.

Ne forçons point nostre talent ;
Nous ne ferions rien avec grace.
Jamais un lourdaud, quoy qu'il fasse,
Ne sçauroit passer pour galant.

Peu de gens que le Ciel chérit & gratifie,
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser ;
Et ne pas ressembler à l'Âne de la Fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son Maître, alla le careffer.
Comment, disoit-il en son ame,
Ce Chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec Monsieur, avec Madame,
Et j'auray des coups de balton ?
Que fait-il ? il donne la pate,
Puis aussi-tôt il est baifé.
S'il en faut faire autant afin que l'on me flate,
Cela n'est pas bien mal-aié.
Dans cette admirable pensée,
Voyant son Maître en joye, il s'en vient lourdement,

Leve une corne toute ufée ;
La luy porte au menton fort amoureusement.
Non sans accompagner, pour plus grand ornement
De son chant gracieux cette action hardie.
Oh oh ! quelle careffe, & quelle melodie !

Dit le Maître auffi-toft. Holà, Martin bâton.
Martin bâton accourt ; l'Âne change de ton.
Ainfi finit la Comedie.

VI.

Le combat des Rats & des Belettes.

LA nation des Belettes,
Non plus que celle des Chats,
Ne veut aucun bien aux Rats ;
Et fans les portes étroites
De leurs habitations,

L'animal à longue eschine
En feroit je m'imagine,
De grandes destructions.
Or une certaine année
Qu'il en estoit à foison,
Leur Roy nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les Belettes de leur part
Déployerent l'étendard.
Si l'on croit la Renommée,
La Victoire balança.
Plus d'un Gueret s'engraiffa
Du sang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple Souriquois.
Sa déroute fut entière :
Quoy que pût faire Artarpax,
Pficarpax, Méridarpax,

Qui tout couverts de poussière,
Soutinrent assez long-temps

Les efforts des combattans.
Leur résistance fut vaine :
Il falut céder au fort :
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant Soldat que Capitaine.
Les Princes périrent tous.
La racaille dans des trous
Trouvant la retraite prête,
Se fauva sans grand travail.
Mais les Seigneurs sur leur teste
Ayant chacun un plumail,
Des cornes ou des aigrettes ;
Soit comme marques d'honneur :
Soit afin que les Belettes
En conquissent plus de peur :
Cela causa leur malheur.
Trou, ny fente, ny crevasse

Ne fut large assez pour eux :
Au lieu que la populace
Entroit dans les moindres creux.
La principale jonchée
Fut donc des principaux Rats.
Une teste empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.
Les petits en toute affaire
Esquivent fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.

VII. Le Singe & le Daufin.

C'estoit chez les Grecs un usage,
Que sur la mer tous voyageurs
Menoient avec eux en voyage
Singes & Chiens de Bâteleurs.
Un Navire en cet équipage

Non loin d'Athenes fit naufrage.
Sans les Dauphins tout eust pery.
Cet animal est fort amy
De nostre espece ; En son Histoire
Pline le dit, il le faut croire.
Il fauva donc tout ce qu'il pût.
Même un Singe en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Luy pensa devoir son salut.
Un Daufin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir,
Si gravement qu'on eust crû voir
Ce chanteur que tant on renomme.
Le Daufin l'alloit mettre à bord ;
Quand par hazard il luy demande :
Etes-vous d'Athenes la grande ?
Oüy, dit l'autre, on m'y connoist fort,
S'il vous y survient quelque affaire

Employez-moy ; car mes parens
Y tiennent tous les premiers rangs ;
Un mien coufin est Juge-Maire.

Le Daufin dit bien-grammercy.
Et le Pirée a part auffi
A l'honneur de vofre prefence ?
Vous le voyez fouvent ? Je penfe.
Tous les jours ; il eft mon amy,
C'eft une vieille connoiffance.
Noftre Magot prit pour ce coup
Le nom d'un port pour un nom d'homme.
De telles gens il eft beaucoup,
Qui prendroient Vaugirard pour Rome ;
Et qui, caquetans au plus drû,
Parlent de tout & n'ont rien vû.
Le Daufin rit, tourne la tefte,
Et le Magot confideré
Il s'apperçoit qu'il n'a tiré

Du fond des eaux rien qu'une befte.
Il l'y replonge, & va trouver
Quelque homme afin de le fauver.

VIII.

L'Homme & l'Idole de bois.

Certain Payen chez luy gardoit un Dieu de bois ;
De ces Dieux qui sont fourds, bien qu'ayans des oreilles.
Le Payen cependant s'en promettoit merveilles.

Il luy coustoit autant que trois.
Ce n'estoient que vœux & qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnez de guirlandes.
Jamais Idole, quel qu'il fust,
N'avoit eu cuiline si grasse ;
Sans que pour tout ce culte à son hôte il écheût
Succession, trefor, gain au jeu, nulle grace.
Bien plus, si pour un fou d'orage en quelque endroit
S'amalloit d'une ou d'autre forte,
L'homme en avoit sa part, & sa bourse en souffroit.
La pitance du Dieu n'en estoit pas moins forte.
A la fin se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pieces l'Idole,

Le trouve remply d'or. Quand je t'ay fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole ?
Va, fors de mon logis : cherche d'autres autels.
Tu reffembles aux naturels
Malheureux, grossiers, & stupides :
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te remplissois, plus mes mains estoient vuides :
J'ay bien fait de changer de ton.

IX.

Le Geay paré des plumes du Paon.

UN Paon muoit ; un Geay prit son plumage ;
Puis après se l'accommoda ;
Puis parmy d'autres Paons tout fier se panada,
Croyant estre un beau personnage.

Quelqu'un le reconnut ; il se vit bafoüé,
Berné, sifflé, moqué, joué ;
Et par Messieurs les Paons plumé d'étrange sorte :
Même vers les pareils s'estant réfugié
Il fut par eux mis à la porte.
Il est assez de Geais à deux pieds comme luy,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui :
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais ; & ne veux leur causer nul ennuy ;
Ce ne sont pas là mes affaires.

X.

Le Chameau, & les Bâtons flotans.

LE premier qui vid un Chameau
S'enfuit à cet objet nouveau ;
Le fecond approcha ; le troifième oïa faire
Un licou pour le Dromadaire.

L'accoûtumance ainfi nous rend tout familier.
Ce qui nous paroiffoit terrible & fingulier,
S'appriivoife avec noftre veuë,
Quand ce vient à la continuë.
Et puisque nous voicy tombez fur ce fujet :
On avoit mis des gens au guet,
Qui voyant fur les eaux de loin certain objet,
Ne pûrent s'empêcher de dire,
Que c'estoit un puiffant navire.
Quelques momens après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, & puis balot ;
Enfin bâtons flotans fur l'onde.
J'en fçais beaucoup de par le monde
A qui cecy conviendrait bien :

De loin c'eft quelque chofe, & de près ce n'eft rien.

XI. La Grenouille & le Rat.

TEI, comme dit Merlin, cuide enseigner autrui,
Qui souvent s'enseigne soy-mesme.
J'ay regret que ce mot soit trop vieux aujourd'huy,

Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ay pris :
Un Rat plein d'en-bon-point, gras, & des mieux nourris,
Et qui ne connoissoit l'Avent ni le Carême,
Sur le bord d'un marais égayoit les esprits.
Une Grenouille approche, & luy dit en sa langue :
Venez me voir chez moy, je vous feray festin.
Messire Rat promit soudain :
Il n'estoit pas besoin de plus longue harangue.
Elle allegua pourtant les delices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretez à voir le long du marécage :

Un jour il conteroit à les petits enfans
Les beautez de ces lieux, les mœurs des habitans,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.
Un point sans plus tenoit le galand empêché.
Il nageoit quelque peu ; mais il falloit de l'aide.
La Grenouille à cela trouve un tres-bon remede.
Le Rat fut à son pied par la pate attaché.
Un brin de jonc en fit l'affaire.

Dans le marais entrez, nostre bonne commere
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,

Contre le droit des gens, contre la foy jurée,
Pretend qu'elle en fera gorge chaude & curée ;
(C'estoit, à son avis, un excellent morceau.)
Déjà dans son esprit la galande le croque.
Il atteste les Dieux ; la perfide s'en moque.
Il résiste ; elle tire. En ce combat nouveau.
Un Milan qui dans l'air planoit, faisoit la ronde,
Voit d'enhaut le pauvre se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enleve, & par même moyen
La Grenouille & le lien.
Tout en fut ; tant & si bien
Que de cette double proie
L'Oiseau se donne au cœur joye ;

Ayant de cette façon,
A fouter chair & poisson.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur :
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

XII.

Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.

UNE Fable avoit cours parmis l'Antiquité :
Et la raïson ne m'en est pas connue.
Que le Lecteur en tire une moralité.

Voicy la Fable toute nue.

La Renommée ayant dit en cent lieux,
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les Cieux,
Commandoit que sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allast rendre ;
Quadrupedes, Humains, Elephans, Vermiffeaux,
La Republique des Oïseaux :
La Deesse aux cens bouches, dis-je,
Ayant mis par tout la terreur
En publiant l'Edit du nouvel Empereur ;
Les Animaux, & toute espece lige
De son seul appetit, creurent que cette fois
Il falloit subir d'autres loix.

On s'affemble au desert ; Tous quittent leur taniere.
Après divers avis, on refout, on conclut
D'envoyer hommage & tribut.
Pour l'hommage & pour la maniere,
Le Singe en fut chargé : l'on luy mit par écrit
Ce que l'on vouloit qui fust dit.
Le seul tribut les tint en peine.
Car que donner ? il falloit de l'argent.

On en prit d'un Prince obligeant,
Qui possédant dans son domaine
Des mines d'or fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le Mulet & l'Âne s'offrirent,
Assistez du Cheval ainsi que du Chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent
Avec le Singe Ambassadeur nouveau.
La Caravanne enfin rencontre en un passage

Monseigneur le Lion. Cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il, & nous voicy compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait à part ;
Mais bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarasse.
Obligez-moy de me faire la grace
Que d'en porter chacun un quart.
Ce ne vous fera une charge trop grande ;
Et j'en feray plus libre, & bien plus en état,
En cas que les Voleurs attaquent nostre bande,
Et que l'on en vienne au combat.
Econduire un Lion rarement se pratique.

Le voilà donc admis, foulagé, bien receu,
Et malgré le Heros de Jupiter issu,
Faisant chère & vivant sur la bourse publique.
Ils arriverent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré ;
Où maint Mouton cherchoit la vie ;
Sejour du frais, véritable patrie
Des Zephirs. Le Lion n'y fut pas, qu'à ses gens
Il se plaignit d'être malade.
Continuez votre Ambassade,
Dit-il ; je sens un feu qui me brûle au dedans,
Et veux chercher icy quelque herbe salutaire.
Pour vous ne perdez point de temps.

Rendez-moy mon argent, j'en puis avoir affaire.
On déballe ; & d'abord le Lion s'écria
D'un ton qui témoignoit la joye :
Que de filles, ô Dieux, mes pieces de monnoye
Ont produites ! voyez ; La plupart font déjà
Aufsi grandes que leurs meres.
Le croist m'en appartient. Il prit tout là-dessus ;
Ou bien s'il ne prit tout, il n'en demeura gueres.
Le Singe & les fommiers confus,
Sans ofer repliquer en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
Et n'en eurent point de raifon.

Qu'eust-il fait ? c'eust esté Lion contre Lion ;
Et le Proverbe dit : Corfaires à Corfaires,
L'un l'autre s'attaquant ne font pas leurs affaires.

XIII.

Le Cheval s'estant voulu vanger du Cerf.

DE tout temps les Chevaux ne font nés pour les hommes.

Lors que le genre humain de gland se contentoit,
Âne, Cheval, & Mule aux foreſts habitoit ;

Et l'on ne voyoit point, comme au ſiecle où nous ſommes,
Tant de felles & tant de baſts,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaſſes, tant de caroffes ;
Comme auſſi ne voyoit-on pas
Tant de feſtins & tant de nôces.
Or un Cheval eut alors different
Avec un Cerf plein de vîteſſe,
Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'Homme, implora ſon adreſſe.
L'homme luy mit un frein, luy fauta ſur le dos,
Ne luy donna point de repos
Que le Cerf ne fuſt pris, & n'y laiſſaſt la vie.
Et cela fait, le Cheval remercie
L'Homme ſon bienfaiteur, diſant : Je ſuis à vous,

Adieu. Je m'en retourne en mon ſejour ſauvage.
Non pas cela, dit l'Homme, il fait meilleur chez nous :
Je vois trop quel eſt votre uſage.
Demeurez donc, vous ſerez bien traité,
Et juſqu'au ventre en la litiere.

Helas ! que ſert la bonne chere

Quand on n'a pas la liberté ?

Le Cheval s'aperçut qu'il avoit fait folie ;
Mais il n'étoit plus temps ; déjà son écurie
Étoit prête & toute bâtie.

Il y mourut en traînant son lien ;
Sage s'il eût remis une légère offense.
Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,

C'est l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien,
Sans qui les autres ne font rien.

XIV.

Le Renard & le Buſte.

LEs Grands, pour la plupart, font malques de theatre.
Leur apparence impoſe au vulgaire idolâtre.
L'Âne n'en ſçait juger que par ce qu'il en void.

Le Renard au contraire à fonds les examine,
Les tourne de tout ſens ; & quand il s'apperçoit
Que leur fait n'eſt que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un Buſte de Heros
Luy fit dire fort à propos.
C'eſtoit un Buſte creux, & plus grand que nature.
Le Renard en loüant l'effort de la Sculpture,
Belle teſte, dit-il, *mais de cervelle point*.
Combien de grands Seigneurs font Buſtes en ce point ?

XV.

Le Loup, la Chevre, & le Chevreau.

XVI.

Le Loup, la Mere & l'Enfant.

LA Bique allant remplir sa traînante mammelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet ;

Non sans dire à son Biquet ;
Gardez-vous sur votre vie
D'ouvrir, que l'on ne vous die
Pour enseigne & mot du guet,
Foin du Loup & de sa race.
Comme elle disoit ces mots,
Le Loup de fortune passe.
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa memoire.
La Bique, comme on peut croire,
N'avoit pas vû le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton ;
Et d'une voix papelarde
Il demande qu'on ouvre, en disant Foin du Loup,
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le Biquet soupçonneux par la fente regarde.

Montrez-moy pate blanche, ou je n'ouvriray point.
S'écria-t-il d'abord (pate blanche est un point
Chez les Loups comme on fçait rarement en usage.)

Celui-cy fort furpris d'entendre ce langage,
Comme il estoit venu s'en retourna chez foy.
Où feroit le Biquet s'il eust ajoûté foy
Au mot du guet, que de fortune
Nostre Loup avoit entendu ?
Deux feuretez valent mieux qu'une :
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

LE Loup me remet en memoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris.
Il y perit ; voicy l'hiftoire.
Un Villageois avoit à l'écart fon logis.
Messier Loup attendoit chape-chute à la porte.
Il avoit vû fortir gibier de toute forte ;
Veaux de lait, Agneaux & Brebis,
Regimens de Dindons, enfin bonne Provende.
Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier.
La mere auffi-toft le gourmande,
Le menace, s'il ne se taift,
De le donner au Loup. L'Animal se tient prest ;

Remerciant les Dieux d'une telle aventure.
Quand la mere appaifant sa chere geniture,
Luy dit : Ne criez point ; s'il vient, nous le tuërons.
Qu'est cecy ? s'écria le mangeur de Moutons.
Dire d'un, puis d'un autre ? Est-ce ainfi que l'on traite
Les gens faits comme moy ? Me prend-on pour un sot ?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noifette.
Comme il disoit ces mots, on sort de la maison.
Un chien de cour l'arreste. Epieux & fourches fieres
L'ajustent de toutes manieres.
Que veniez-vous chercher en ce lieu, luy dit-on ?
Auffi-toft il conta l'affaire.

Merci de moy, luy dit la Mere,
Tu mangeras mon fils ? L'ay-je fait à dessein
Qu'il affouville un jour ta faim ?
On affomma la pauvre beste.
Un manant luy coupa le pied droit & la teste.
Le Seigneur du Village à la porte les mit ;
Et ce dicton Picard à l'entour fut écrit :
Biaux chires leups n'écoutez mie
Mere tenchent chen fieux qui crie.

XVII.

Parole de Socrate.

Socrate un jour faifant bâtir,
Chacun cenfuroit fon ouvrage.
L'un trouvoit les dedans, pour ne luy point mentir,
Indignes d'un tel perfonnage.

L'autre blâmoit la face ; & tous eftoient d'avis
Que les appartemens en eftoient trop petits.
Quelle maifon pour luy ! L'on y tournoit à peine.
Pleuft au Ciel que de vrais amis
Telle qu'elle eft, dit-il, elle pût eftre pleine !
Le bon Socrate avoit raifon
De trouver pour ceux-là trop grande la maifon.
Chacun fe dit ami ; mais fol qui s'y repofe ;
Rien n'eft plus commun que ce nom,
Rien n'eft plus rare que la chofe.

XVIII.

Le Vieillard & les enfans.

Toute puissance est foible, à moins que d'estre unie.
Ecoutez là-dessus l'Esclave de Phrygie.
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, & non point par envie ;

Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phedre encherit souvent par un motif de gloire ;
Pour moy de tels penfers me feroient malfeans.
Mais venons à la Fable, ou plutôt à l'Histoire
De celui qui tâcha d'unir tous les enfans.

Un Vieillard prest d'aller où la mort l'appeloit,
Mes chers enfans, dit-il, (à ses fils il parloit)
Voyez si vous rompez ces dards liez ensemble ;
Je vous expliqueray le nœud qui les assemble.

L'aîné les ayant pris, & fait tous les efforts,
Les rendit en disant : Je le donne aux plus forts.
Un second luy succede, & se met en posture ;
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps, le faisceau résista ;
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Foibles gens ! dit le pere, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquoit ; on s'ouïrit, mais à tort.
Il separe les dards, & les rompt sans effort.

Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
Soyez joints, mes enfans, que l'amour vous accorde.
Tant que dura fon mal il n'eut autre difcours.
Enfin le fentant preft de terminer les jours,
Mes chers enfans, dit-il, je vais où font nos peres ;
Adieu, promettez-moy de vivre comme freres ;
Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.
Chacun de les trois fils l'en alleure en pleurant.
Il prend à tous les mains ; il meurt ; & les trois freres
Trouvent un bien fort grand, mais fort melle d'affaires.

Un creancier faifit, un voifin fait procès.
D'abord noftre Trio s'en tire avec fuccès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle eftoit rare.
Le fang les avoit joints, l'interet les fepare.
L'ambition, l'envie, avec les confultans,
Dans la fucceffion entrent en mefme temps.
On en vient au partage, on contefte, on chicane.
Le Juge fur cent points tour à tour les condamne.
Creanciers & voifins reviennent auffitôt ;
Ceux-là fur une erreur, ceux-cy fur un défaut.

Les freres defunis font tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien ; & voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis & pris à part.

XIX.

L'Oracle & l'Impie.

Vouloir tromper le Ciel, c'est folie à la Terre.
Le Dedale des cœurs en les détours n'enferme
Rien qui ne foit d'abord éclairé par les Dieux.

Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux ;
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.
Un Payen qui sentoît quelque peu le fagot,
Et qui croyoit en Dieu pour ufer de ce mot,
Par benefice d'inventaire,
Alla consulter Apollon.
Dés qu'il fut en son sanctuaire,
Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non ?
Il tenoit un moineau, dit-on,
Prest d'étouffer la pauvre beste,
Ou de la lâcher aussi tost,
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avoit en teste.
Mort ou vif, luy dit-il, montre-nous ton moineau,

Et ne me tends plus de panneau ;
Tu te trouverois mal d'un pareil stratagème.
Je vois de loin, j'atteins de même.

XX.

L'Avare qui a perdu son trefor.

L'usage seulement fait la possession.
Je demande à ces gens, de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,

Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme ?
Diogene là-bas est aussi riche qu'eux ;
Et l'Avare icy haut, comme luy vit en gueux.
L'homme au trefor caché qu'Elope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendoit
Pour jouir de son bien une seconde vie ;
Ne possédoit pas l'or, mais l'or le possédoit.
Il avoit dans la terre une somme enfoncée ;
Son cœur avec ; n'ayant autre déduit
Que d'y ruminer jour & nuit,
Et rendre sa chevance à luy-même sacrée.

Qu'il allaît ou qu'il vînt, qu'il bust ou qu'il mangeât,
On l'eust pris de bien court à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisoit cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un Fossoyeur le vid ;
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre Avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs ; il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant luy demande à quel sujet ses cris.
C'est mon trefor que l'on m'a pris.

Vostre trefor ? où pris ? Tout joignant cette pierre.
Eh fomes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter li loin ? N'euffiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet,
Que de le changer de demeure ?
Vous auriez pû sans peine y puiser à toute heure.
A toute heure ? bons Dieux ! ne tient-il qu'à cela ?
L'argent vient-il comme il s'en va ?
Je n'y touchois jamais. Dites-moy donc de grace,
Reprit l'autre, pourquoy vous vous affligez tant,

Puifque vous ne touchiez jamais à cet argent :
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant.

XXI.

L'œil du Maître.

UN Cerf s'estant fauvé dans une estable à bœufs,
Fut d'abord averti par eux,
Qu'il cherchât un meilleur azile.
Mes freres, leur dit-il, ne me decelez pas :

Je vous enseigneray les pâtis les plus gras ;
Ce service vous peut quelque jour estre utile ;
Et vous n'en aurez point regret.
Les Bœufs à toutes fins promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire, & prend courage.
Sur le foir on apporte herbe fraîche & fourage,
Comme l'on faisoit tous les jours.
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours ;
L'Intendant même, & pas un d'aventure
N'aperçut ny corps ny ramure,
Ny Cerf enfin. L'habitant des forests
Rend déjà grace aux Bœufs, attend dans cette étable

Que chacun retournant au travail de Cerés,
Il trouve pour fortir un moment favorable.
L'un des Bœufs ruminant luy dit : Cela va bien :
Mais quoy l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa reveuë.
Je crains fort pour toy sa venuë.
Jusques-là pauvre Cerf, ne te vante de rien.
Là-dessus le Maître entre & vient faire la ronde.
Qu'est-ce-cy ? dit-il à son monde.
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces rateliers.
Cette litiere est vieille ; allez vîte aux greniers.
Je veux voir deormais vos bestes mieux soignées.

Que couste-t-il d'ôter toutes ces araignées ?
Ne fçauroit-on ranger ces jougs & ces colliers ?
En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
Le Cerf est reconnu ; chacun prend un épieu ;
Chacun donne un coup à la beste.
Ses larmes ne fçauroient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouït d'estre.
Phedre, sur ce sujet, dit fort élegamment,
Il n'est pour voir que l'œil du Maître.

Quant à moy, j'y mettrois encor l'œil de l'Amant.

XXII.

L'Aloüette & les petits, avec le Maître d'un champ.

NE t'attens qu'à toy feul, c'est un commun Proverbe.
Voicy comme Elope le mit
En credit.

Les Aloüettes font leur nid

Dans les bleds quand ils font en herbe :
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime, & que tout pullule dans le monde ;
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les Forests, Aloüettes aux champs.
Une pourtant de ces dernieres
Avait laissé passer la moitié d'un Printemps
Sans goûter le plaisir des amours printanieres.
A toute force enfin elle se resolut
D'imiter la Nature, & d'estre mere encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, & fait éclore
A la haste ; le tout alla du mieux qu'il put.

Les bleds d'alentour mûrs, avant que la nitée
Se trouvaît assez forte encor
Pour voler & prendre l'effor,
De mille foins divers l'Aloüette agitée
S'en va chercher pâture, avertit les enfans
D'estre toujours au guet & faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils (comme il viendra) dit-elle,
Ecoutez bien ; selon ce qu'il dira,

Chacun de nous décampera.

Si-toût que l'Aloüette eut quitté la famille,

Le possesseur du champ vient avecque son fils.

Ces bleds sont mûrs, dit-il, allez chez nos amis

Les prier que chacun apportant la faucille,

Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.

Nostre Aloüette de retour

Trouve en alarme la couvée.

L'un commence. Il a dit que l'Aurore levée,

L'on fît venir demain les amis pour l'aider.

S'il n'a dit que cela, repartit l'Aloüette,

Rien ne nous presse encor de changer de retraite :

Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.

Cependant foyez gais, voilà dequoy manger.

Eux repus, tout s'endort ; les petits & la mere.

L'aube du jour arrive ; & d'amis point du tout.

L'Aloüette à l'effor, le Maître s'en vient faire

Sa ronde ainfi qu'à l'ordinaire.

Ces bleds ne devroient pas, dit-il, estre debout.

Nos amis ont grand tort, & tort qui se repose

Sur de tels pareffeux à servir ainfi lents.

Mon fils, allez chez nos parens

Les prier de la même chose.

L'épouvante est au nid plus forte que jamais.

Il a dit les parens, mere, c'est à cette heure....

Non, mes enfans, dormez en paix ;

Ne bougeons de nôtre demeure.

L'Aloüette eut raison, car personne ne vint.

Pour la troisiéme fois le Maître se fouvint

De visiter les bleds. Nostre erreur est extrême,

Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.

Il n'est meilleur ami ni parent que foy-même.

Retenez bien cela, mon fils, & fçavez-vous

Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec nostre famille

Nous prenions dès demain chacun une faucille ;

C'est là notre plus court ; & nous acheverons
Notre moisson quand nous pourrons.
Dés-lors que ce dessein fut sceu de l'Aloüette,
C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfans.

Et les petits en même temps,
Voletans, se culbutans,
Délogerent tous sans trompette.

LIVRE V

I.

Le Bufcheron & Mercure.

A.M.L.C.D.B.

VOstre gouft a fervi de regle à mon Ouvrage.
J'ay tenté les moyens d'acquérir fon fuffrage.

Vous voulez qu'on évite un foin trop curieux,
Et des vains ornemens l'effort ambitieux.
Je le veux comme vous ; cet effort ne peut plaire.
Un Auteur gafte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits delicats :
Vous les aimez ces traits, & je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Ésope fe propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin fi dans ces Vers je ne plais & n'inſtruis,
Il ne tient pas à moy, c'eſt toujours quelque choſe.
Comme la force eſt un point
Dont je ne me pique point,

Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'eſt là tout mon talent ; je ne ſçay s'il ſuffit.
Tantôt je peins en un recit
La fotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots fur qui roule aujourd'huy notre vie.
Tel eſt ce chetif animal
Qui voulut en groſſeur au Bœuf ſe rendre égal.
J'oppoſe quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la fottife au bon ſens ;
Les Agneaux aux Loups raviffans,

La Moûche à la Fourmy ; faifant de cet ouvrage
Une ample Comedie à cent actes divers,
Et dont la fcene eft l'Univers.

Hommes, Dieux, Animaux, tout y fait quelque rôle ;
Jupiter comme un autre : introduifons celui
Qui porte de fa part aux Belles la parole :
Ce n'eft pas de cela qu'il s'agit aujourd'huy.

UN Bûcheron perdit fon gagne-pain ;
C'eft la coignée ; & la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-deffus de l'entendre.
Il n'avoit pas des outils à revendre.
Sur celui-cy rouloit tout fon avoir.
Ne fçachant donc où mettre fon espoir,
Sa face eftoit de pleurs toute baignée.
O ma cognée, ô ma pauvre cognée !
S'écrioit-il, Jupiter rend la moy :
Je tiendray l'eftre encore un coup de toy.

Sa plainte fut de l'Olimpe entenduë.
Mercure vient. Elle n'eft pas perduë,
Luy dit ce Dieu, la connoîtras-tu bien ?
Je crois l'avoir près d'icy rencontrée.
Lors une d'or à l'homme eftant montrée,
Il répondit : Je n'y demande rien.
Une d'argent fuccede à la premiere ;
Il la refufe. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois ;
Je fuis content, fi j'ay cette derniere.
Tu les auras, dit le Dieu, toutes trois.
Ta bonne foy fera recompensée.
En ce cas-là je les prendray, dit-il.
L'Hiftoire en eft auffi-toft difperfée.
Et Boquillons de perdre leur outil,
Et de crier pour fe le faire rendre.
Le Roi des Dieux ne fçait auquel entendre.

Son fils Mercure aux criards vient encor,
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête

De ne pas dire aussi-tôt, La voilà.
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du bien,
C'est le plus feur : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien :
Que sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.

II.

Le pot de terre & le Pot de fer.

LE Pot de fer propofa
Au Pot de terre un voyage.
Celuy-cy s'en excufa ;
Difant qu'il feroit que fage
De garder le coin du feu ;
Car il luy falloir fi peu,
Si peu, que la moindre chofe

De fon débris feroit caufe.
Il n'en reviendrait morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Eft plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le Pot de fer.
Si quelque matiere dure
Vous menace d'avanture,
Entre deux je paſſeray,
Et du coup vous ſauveray.
Cette offre le perſuade.
Pot de fer fon camarade
Se met droit à ſes côtes.
Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jettez,
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.
Le pot de terre en ſouffre : il n'eut pas fait cent pas

Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de le plaindre.
Ne nous affocions qu'avecque nos égaux ;
Ou bien il nous faudra craindre
Le deſtin d'un de ces pots.

III.

Le petit Poisson et le Pêcheur

PETIT poisson deviendra grand,
Pourveu que Dieu lui preste vie.
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie ;
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un Carpeau qui n'estoit encore que fretin,
Fut pris par un Pêcheur au bord d'une riviere.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin ;
Voilà commencement de chere et de festin :
Mettons-le en nostre gibeciere.
Le pauvre Carpillon luy dit en sa maniere :
Que ferez-vous de moy ? je ne fçaurois fournir
Au plus qu'une demy bouchée,
Laissez-moy Carpe devenir :
Je ferai par vous repêchée.
Quelque gros Partisan m'achetera bien cher,
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-estre encor cent de ma taille
Pour faire un plat. Quel plat ? croyez-moy ; rien qui vaille.

Rien qui vaille ? & bien soit, repartit le Pêcheur ;
Poisson mon bel amy, qui faites le Prêcheur,
Vous irez dans la poëlle ; & vous avez beau dire,
Dés ce soir on vous fera frire.

Un tien vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras :
L'un est feur, l'autre ne l'est pas.

IV.

Les Oreilles du Lièvre.

Un animal cornu bleffa de quelques coups
Le Lion, qui plein de couroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute beste portant des cornes à son front.

Chevres, Beliers, Taureaux aussi-toit délogerent,
Daims, & Cerfs de climat changerent ;
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un Lievre appercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque Inquisiteur
N'allast interpreter à cornes leur longueur :
Ne les fûtint en tout à des cornes pareilles.
Adieu voisin Grillon, dit-il, je pars d'icy ;
Mes oreilles enfin seroient cornes aussi ;
Et quand je les aurois plus courtes qu'une Autruche,
Je craindrois mesme encor. Le Grillon repartit :
Cornes cela ? vous me prenez pour cruche ;
Ce sont oreilles que Dieu fit.

On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, & cornes de Licornes.
J'auray beau protester ; mon dire & mes raifons
Iront aux petites Maisons.

V.

Le Renard ayant la queue coupée.

UN vieux Renard, mais des plus fins
Grand croqueur de Poulets, grand preneur de Lapins ;
Sentant son Renard d'une lieue,
Fut enfin au piège attrapé.

Par grand hazard en étant échappé,
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue :
S'étant, dis-je, fauvé sans queue & tout honteux ;
Pour avoir des pareils, (comme il étoit habile)
Un jour que les Renards tenoient conseil entr'eux :
Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?
Que nous sert cette queue ? il faut qu'on se la coupe.
Si l'on me croit, chacun s'y refoudra.
Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe ;
Mais tournez-vous, de grace, & l'on vous répondra.

A ces mots il se fit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Pretendre ôter la queue eût été temps perdu ;
La mode en fut continuée.

VI.

La Vieille et les deux Servantes.

Il estoit une Vieille ayant deux Chambrières.
Elles filoient si bien, que les sœurs filandières
Ne faisoient que broüiller au prix de celles-cy.

La Vieille n'avoit point de plus pressant soucy
Que de distribuer aux Servantes leur tâche
Dés que Thetis chassoit Phœbus aux crins dorez,
Tourets entroient en jeu, fuseaux estoient tirez,
Deçà, delà, vous en aurez ;
Point de cesse, point de relâche.
Dés que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit ;
Un misérable Coq à point nommé chantoit.
Aussi-tôt nostre Vieille encor plus misérable
S'affubloit d'un jupon crasseux & detestable ;
Allumoit une lampe, & couroit droit au lit

Où de tout leur pouvoir, de tout leur appetit,
Dormoient les deux pauvres Servantes.
L'une entr'ouvroit un œil, l'autre étendoit un bras ;
Et toutes deux tres-mal contentes,
Difoient entre leurs dents, Maudit Coq, tu mourras.
Comme elles l'avoient dit, la beste fut grippée ;
Le Réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amanda nullement leur marché.
Notre couple au contraire à peine estoit couché,
Que la Vieille craignant de laisser passer l'heure,
Couroit comme un Lutin par toute la demeure.

C'est ainli que le plus souvent,
Quand on pense fortir d'une mauvaie affaire,
On s'enfonce encor plus avant :
Témoin ce Couple et son falaire.
La Vieille, au lieu du Coq, les fit tomber par là
De Caribde en Sylla.

VII.

Le Satyre & le Paffant.

AU fond d'un antre fauvage,
Un Satyre & fes enfans,
Alloient manger leur potage
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eust vûs fur la mouffe

Luy, la femme, & maint petit ;
Ils n'avoient tapis ni houffe,
Mais tous fort bon appetit.

Pour fe fauver de la pluye
Entre un Paffant morfondu.
Au broüet on le convie ;
Il n'estoit pas attendu.

Son hofte n'eut pas la peine
De le femondre deux fois ;
D'abord avec fon haleine
Il se réchauffe les doigts.

Puis fur le mets qu'on luy donne
Delicat il fouffle auffi ;
Le Satyre s'en étonne :
Nofre hofte, à quoy bon cecy ?

L'un refroidit mon potage ;

L'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez, dit le Sauvage,
Reprendre votre chemin.

Ne plaie aux Dieux que je couche
Avec vous sous même toit.
Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud & le froid.

VIII.

Le Cheval & le Loup.

UN certain Loup, dans la faïson
Que les tiedes Zephirs ont l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous la maison,

Pour s'en aller chercher leur vie.
Un Loup, dis-je, au fortir des rigueurs de l'Hyver,
Apperçoit un Cheval qu'on avoit mis au vert.
Je laisse à penser quelle joye.
Bonne chasse, dit-il, qui l'auroit à son croc.
Eh ! que n'es-tu Mouton ? car tu me ferois hoc :
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proye.
Rufons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptez,
Se dit Ecolier d'Hippocrate ;
Qu'il connoît les vertus & les proprietéz
De tous les Simples de ces prez :
Qu'il fçait guerir, sans qu'il se flate,

Toutes fortes de maux. Si Dom Courfier vouloit
Ne point celer la maladie,
Luy Loup gratis le gueriroit.
Car le voir en cette prairie
Paître ainsi sans estre lié,
Témoignoit quelque mal, selon la Medecine.
J'ay, dit la Bête chevaline,
Une apostume sous le pied.
Mon fils, dit le Docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ay l'honneur de servir Nosseigneurs les Chevaux,
Et fais aussi la Chirurgie.

Mon galand ne fongeoit qu'à bien prendre son temps,
Afin de haper son malade.

L'autre qui s'en doutoit, luy lâche une ruade,
Qui vous luy met en marmelade
Les mendibules & les dents.
C'est bien fait, dit le Loup en foy-mesme fort triste :
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire icy l'Arboriste,
Et ne fus jamais que Boucher.

IX.

Le Laboureur & les enfans.

TRavaillez, prenez de la peine.
C'est le fonds qui manque le moins.
Un riche Laboureur l'entant la mort prochaine,
Fit venir les enfans, leur parla sans témoins.

Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parens.
Un trésor est caché dedans.
Je ne l'ai pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'Ouft.
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe & repasse.
Le pere mort, les fils vous retournent le champ
Deçà, delà, par tout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le pere fut sage

De leur montrer avant la mort,
Que le travail est un trésor.

X.

La Montagne qui accouche.

Une Montagne en mal d'enfant,
Jettoit une clameur fi haute,
Que chacun au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucherait, sans faute,
D'une Cité plus grosse que Paris :

Elle accoucha d'une Souris.

Quand je songe à cette Fable,
Dont le récit est menteur,
Et le sens est véritable,
Je me figure un Auteur,
Qui dit : Je chanteray la guerre
Que firent les Titans au Maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup ; mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent.

XI.

La Fortune & le jeune Enfant.

Sur le bord d'un puits tres-profond,
Dormoit étendu de son long
Un Enfant alors dans ses claïes.
Tout est aux Ecoliers couchette & matelas.

Un honneste homme en pareil cas
Auroit fait un faut de vingt braïes.
Prés de là tout heureusement
La Fortune passa, l'éveilla doucement,
Luy disant, Mon mignon, je vous sauve la vie.
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fust pris à moy :
Cependant c'estoit vostre faute.
Je vous demande en bonne foy
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice ? Elle part à ces mots.
Pour moy j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde.
Nous la faisons de tous Echos.
Elle est prise à garand de toutes aventures.

Est-on sot, étourdi, prend-on mal les mesures ;
On pense en estre quitte en accusant son sort.
Bref la Fortune a toujours tort.

XII.

Les Medecins.

Le Medecin Tant-pis alloit voir un malade,
Que visitoit aussi son confrere Tant-mieux,
Ce dernier esperoit, quoique son camarade

Soûtint que le gisant iroit voir les ayeux.
Tous deux s'estant trouvez differens pour la cure,
Leur malade paya le tribut à Nature ;
Après qu'en ses conseils Tant-pis eust esté cru.
Ils triomphoient encor sur cette maladie.
L'un disoit, Il est mort, je l'avois bien prévu.
S'il m'eust cru, disoit l'autre, il seroit plein de vie.

XIII.

La Poule aux œufs d'or.

L'Avarice perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la Poule, à ce que dit la Fable,
Pondoit tous les jours un œuf d'or.

Il crut que dans son corps elle avoit un trefor.
Il la tua, l'ouvrit, & la trouva semblable
A celle dont les œufs ne lui rapportoient rien,
S'estant luy-mesme osté le plus beau de son bien.
Belle leçon pour les gens chiches :
Pendant ces derniers temps combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin font pauvres devenus
Pour vouloir trop tost estre riches ?

XIV.

L'Âne portant des Reliques.

Un Baudet, chargé de Reliques,
S'imagina qu'on l'adoroit.
Dans ce penser il se quarroit,
Recevant comme siens l'Encens et les Cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, & lui dit :
Maître Baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle :
Ce n'est pas vous, c'est l'Idole
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est deuë.
D'un Magistrat ignorant
C'est la Robe qu'on saluë.

XV.

Le Cerf & la Vigne.

Un Cerf à la faveur d'une Vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats,

S'étant mis à couvert, & fauvé du trépas ;
Les Veneurs pour ce coup croyoient leurs chiens en
faute.

Ils les rappellent donc. Le Cerf hors de danger
Broute sa bienfaitrice, ingratitude extrême !
On l'entend, on retourne, on le fait déloger,
Il vient mourir en ce lieu même.

J'ay mérité, dit-il, ce juste châtiment :
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
La Meute en fait curée. Il luy fut inutile
De pleurer aux Veneurs à la mort arrivez.

Vraye image de ceux qui profanent l'azile
Qui les a confervez.

XVI. Le Serpent & la Lime.

On conte qu'un serpent voisin d'un Horloger,
(C'eftoit pour l'Horloger un mauvais voisinage)
Entra dans la boutique, & cherchant à manger

N'y rencontra pour tout potage
Qu'une Lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette Lime luy dit, fans se mettre en colere,
Pauvre ignorant ! & que pretends-tu faire ?
Tu te prends à plus dur que toy,
Petit Serpent à teste folle,
Pluftôt que d'emporter de moy
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprois toutes les dents.
Je ne crains que celles du temps.

Cecy s'adrefle à vous, efprits du dernier ordre,
Qui n'estant bons à rien cherchez fur tout à mordre,
Vous vous tourmentez vainement.

Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages ?
Ils font pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

XVII.

Le Lièvre & la Perdrix.

Il ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'affaiblir d'être toujours heureux ?
Le sage Élope dans les Fables
Nous en donne un exemple ou deux.

Celui qu'en ces Vers je propose,
Et les liens, ce sont même chose.
Le Lièvre & la Perdrix concitoyens d'un champ,
Vivoient dans un état ce semble assez tranquille :
Quand une Meute s'approchant
Oblige le premier à chercher un azile.
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut ;
Sans même en excepter Briffaut.
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits fortans de son corps échauffé.
Miraut sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son Lièvre ; & d'une ardeur extrême
Il le pousse ; & Ruftaut qui n'a jamais menti,
Dit que le Lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.

La Perdrix le raille & lui dit :
Tu te vantois d'être si vite :
Qu'as-tu fait de tes pieds ? Au moment qu'elle rit,
Son tour vient, on la trouve. Elle croit que les ailes
La feront garantir à toute extrémité :
Mais la pauvrete avoit compté
Sans l'Autour aux serres cruelles.

XVIII.

L'Aigle & le Hibou.

L'Aigle & le Chat-huant leurs querelles cefferent ;
Et firent tant qu'ils s'embrasserent.
L'un jura foy de Roy, l'autre foy de Hibou,

Qu'ils ne se goberoient leurs petits peu ny prou.
Connoiffez-vous les miens ? dit l'Oifeau de Minerve.
Non, dit l'Aigle. Tant pis, reprit le triste Oifeau.
Je crains en ce cas pour leur peau :
C'est hazard si je les conserve.
Comme vous estes Roy, vous ne confiderez
Qui ny quoy : Rois & Dieux mettent, quoy qu'on leur die,
Tout en même categorie.
Adieu mes nourriçons si vous les rencontrez.
Peignez-les moy, dit l'Aigle, ou bien me les montrez.
Je n'y toucheray de ma vie.
Le Hibou repartit : Mes petits font mignons,

Beaux, bien faits, & jolis sur tous leurs compagnons.
Vous les reconnoîtrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier ; retenez-la si bien
Que chez moy la maudite Parque
N'entre point par vostre moyen.
Il avint qu'au Hibou Dieu donna geniture,
De façon qu'un beau soir qu'il estoit en pasture,
Notre Aigle apperceut d'avanture,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une mazure
(Je ne sçai pas lequel des deux),

De petits monstres fort hideux,
Rechignez, un air triste, une voix de Megere.

Ces enfans ne font pas, dit l'Aigle, à nôtre amy :
Croquons-les. Le galand n'en fit pas à demy.
Ses repas ne font point repas à la legere.
Le Hibou de retour ne trouve que les pieds
De ses chers nourriçons, hélas ! pour toute chose.
Il se plaint, & les Dieux font par luy supplier
De punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un luy dit alors : N'en accuse que toy,
Ou plutôt la commune loy,
Qui veut qu'on trouve son semblable

Beau, bien fait, & sur tous aimable.
Tu fis de tes enfans à l'Aigle ce portrait,
En avoient-ils le moindre trait ?

XIX.

Le Lion s'en allant en guerre.

Le Lion dans la teste avoit une entreprise.
Il tint conseil de guerre, envoya les Prevôts ;
Fit avertir les animaux :

Tous furent du dessein ; chacun selon sa guise.
L'Elephant devait sur son dos
Porter l'attirail necessaire,
Et combattre à son ordinaire :
L'Ours s'apprester pour les affauts :
Le Renard ménager de secetres pratiques :
Et le Singe amuser l'ennemi par les tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les Ânes qui sont lourds ;
Et les Lièvres sujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le Roy, je les veux employer.
Notre troupe sans eux ne seroit pas complete.
L'Âne effraya les gens nous servant de trompette ;

Et le Lièvre pourra nous servir de courrier.

Le Monarque prudent & sage
De ses moindres sujets sçait tirer quelque usage,
Et connoist les divers talens :
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

XX.

L'Ours & les deux Compagnons.

Deux compagnons, preffez d'argent,
A leur voisin Fourreur vendirent
La peau d'un Ours encor vivant ;
Mais qu'ils tuëroient bien-toft ; du moins à ce qu'ils dirent.

C'estoit le Roy des Ours au compte de ces gens.
Le Marchand à la peau devoit faire fortune.
Elle garentiroit des froids les plus cuisans.
On en pourroit fourrer plutoft deux robes qu'une.
Dindenaut prifoit moins les Moutons qu'eux leur Ours.
Leur, à leur compte, & non à celui de la Beste.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, & se mettent en queue,
Trouvent l'Ours qui s'avance, & vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappez comme d'un coup de foudre.

Le marché ne tint pas ; il fallut le refoudre :
D'interefts contre l'Ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux Compagnons grimpe au faîte d'un arbre ;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent ;
Ayant quelque part où dire
Que l'Ours s'acharne peu fouvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut ny ne respire.
Seigneur Ours, comme un fot, donna dans ce panneau.
Il void ce corps gifant, le croit privé de vie,
Et, de peur de supercherie

Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.

C'est, dit-il, un cadavre ; Olfions-nous, car il sent.
A ces mots, l'Ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux Marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon ; lui dit que c'est merveille,
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
Et bien, ajouta-t-il, la peau de l'animal ?

Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?
Car il s'approchoit de bien près,
Te retournant avec la ferre.
Il m'a dit qu'il ne faut jamais

Vendre la peau de l'Ours qu'on ne l'ait mis par terre.

XXI.

L'Âne vestu de la peau du Lion.

De la peau du Lion l'Âne s'étant vestu,
Étoit craint par tout à la ronde ;
Et bien qu'animal sans vertu,
Il faisoit trembler tout le monde.

Un petit bout d'oreille échapé par malheur,
Découvrit la fourbe & l'erreur.
Martin fit alors son office.
Ceux qui ne sçavoient pas la ruse & la malice,
S'estonnoient de voir que Martin
Chassaît les Lions au moulin.

Force gens font du bruit en France,
Par qui cet Apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

LIVRE VI

I.

Le Pâtre & le Lion

Une Morale nuë apporte de l'ennuy :
Le conte fait passer le precepte avec luy.
En ces fortes de feinte il faut instruire & plaire ;
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
C'est par cette raïson qu'égayant leur esprit,
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fuy l'ornement & le trop d'étenduë.
On ne voit point chez eux de parole perduë.
Phedre estoit si succint, qu'aucuns l'en ont blâmé.
Efope en moins de mots l'est encore exprimé.
Mais sur tous certain^[1] Grec rencherit & se pique

D'une élégance Laconique.
Il renferme toujours son conte en quatre Vers ;
Bien ou mal, je le laisse à juger aux Experts.
Voyons-le avec Efope en un sujet semblable.
L'un amaine un Chasseur, l'autre un Pâtre en sa Fable.
J'ay suivi leur projet quant à l'événement,
Y coufant en chemin quelque trait seulement.
Voicy comme, à peu près Efope le raconte.

Un Pâtre, à ses Brebis trouvant quelque méconte,
Voulut à toute force attraper le Larron.
Il s'en va près d'un antre, & tend à l'environ
Des laqs à prendre Loups, soupçonnant cette engeance.
Avant que partir de ces lieux,
Si tu fais, disoit-il, ô Monarque des Dieux,
Que le drolle à ces laqs se prenne en ma presence,
Et que je goûte ce plaisir,

Parmi vingt Veaux je veux choisir
Le plus gras, & t'en faire offrande.
À ces mots fort de l'autre un Lion grand & fort.
Le Pâtre le tapit, & dit à demy mort,

Que l'homme ne sçait guere, hélas ! ce qu'il demande !
Pour trouver le Larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir en ces laqs pris avant que je parte.
O Monarque des Dieux, je t'ay promis un Veau :
Je te promets un Bœuf si tu fais qu'il l'écarte.
C'est ainsi que l'a dit le principal Auteur :
Passons à son imitateur.

Un Fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un Chien de bonne race,
Qu'il soupçonnoit dans le corps d'un Lion,

Vid un Berger : Enseigne-moy, de grace,
De mon voleur, luy dit-il, la maison,
Que de ce pas je me fasse raison.
Le Berger dit : C'est vers cette montagne.
En luy payant de tribut un Mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaist, & je suis en repos.
Dans le moment qu'ils tenoient ces propos,
Le Lion fort, & vient d'un pas agile.
Le Fanfaron aussi-tôt d'esquiver :
O Jupiter ! montre-moy quelque azile,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver.

La vraie épreuve de courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt.

Tel le cherchoit, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussi-tôt qu'il le void.

II. Le Lion & le Chasseur.

Un Fanfaron amateur de la Chasse,
Venant de perdre un Chien de bonne race,
Qu'il soupçonnait dans le corps d'un Lion,
Vit un Berger : « Enseigne-moi de grâce,
De mon Voleur, lui dit-il, la maison,
Que de ce pas je me fasse raison. »
Le Berger dit : « C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut un Mouton
Par chaque mois, j'erre dans la Campagne
Comme il me plaît, et je suis en repos. »
Dans le moment qu'ils tenaient ces propos,
Le Lion sort et vient d'un pas agile.
Le Fanfaron aussitôt d'esquiver.
« Ô Jupiter, montre-moi quelque Asile,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver. »

La vraie épreuve de courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt.
Tel le cherchait, dit-il, qui changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit

III.

Phœbus & Borée.

Borée & le Soleil virent un Voyageur
Qui l'étoit muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entroit dans l'Automne,

Quand la précaution aux Voyageurs est bonne :
Il pleut ; le Soleil luit ; & l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui fortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire.
Les Latins les nommoient douteux pour cette affaire.
Notre homme l'estoit donc à la pluie attendu.
Bon manteau bien doublé ; bonne étoffe bien forte.
Celuy-cy, dit le Vent, prétend avoir pourvû
À tous les accidens ; mais il n'a pas préveu
Que je fçauray souffler de forte,
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,

Que le manteau l'en aille au Diable.
L'ébatement pourroit nous en estre agreable :
Vous plaist-il de l'avoir ? Et bien gageons nous deux
(Dit Phœbus) sans tant de paroles,
A qui plustost aura dégarny les épaules
Du Cavalier que nous voyons.
Commencez : Je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en falut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un balon ;
Fait un vacarme de demon ;
Siffle, souffle, tempeste, & brise en son passage

Maint toit qui n'en peut mais, fait perir maint bateau ;
Le tout au fujet du manteau.
Le Cavalier eut foin d'empêcher que l'orage
Ne le pût engouffrer dedans.
Cela le preferva : le vent perdit fon temps :
Plus il le tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme :
Il eut beau faire agir le colet & les plis.
Si tost qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avoit mis ;
Le Soleil diffipe la nuë :
Recrée, & puis penetre enfin le Cavalier ;
Sous fon balandras fait qu'il luë ;
Le contraint de s'en dépouïller.

Encor n'ufa-t-il pas de toute fa puiffance.
Plus fait douceur que violence.

IV.

Jupiter & le Métayer.

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce ; & gens se presenterent,
Firent des offres, écouterent :

Ce ne fut pas sans bien tourner.
L'un alleguoit que l'heritage
Estoit frayant & rude, & l'autre un autre fi.
Pendant qu'ils marchandoient ainfi,
Un d'eux le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourveu que Jupiter
Le laiffast difpofer de l'air,
Luy donnaft faifon à fa guife,
Qu'il euft du chaud, du froid, du beau temps, de la bife,
Enfin du fec & du moüillé,
Auffi-toft qu'il auroit baillé.
Jupiter y confent. Contract paffé ; nostre homme
Tranche du Roy des airs, pleut, vente & fait en fomme

Un climat pour luy feul : les plus proches voifins
Ne s'en fentoient non plus que les Ameriquains.
Ce fut leur avantage ; ils eurent bonne année,
Pleine moisfon, pleine vinée.
Monfieur le Receveur fut tres-mal partagé.
L'an fuivant voilà tout changé,
Il ajuste d'une autre forte
La temperature des Cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux,
Celuy de les voifins fructifie & rapporte.
Que fait-il ? Il recourt au Monarque des Dieux :
Il confesse fon imprudence.

Jupiter en ufa comme un Maiftre fort doux.

Concluons que la Providence

Sçait ce qu'il nous faut, mieux que nous.

V.

Le Cochet, le Chat & le Souriceau.

UN Souriceau tout jeune, & qui n'avoit rien veu,
Fut presque pris au dépourveu.
Voicy comme il conta l'avanture à sa mere.

J'avois franchi les Monts qui bornent cet Etat ;
Et trotois comme un jeune Rat
Qui cherche à se donner carrière.
Lors que deux animaux m'ont arresté les yeux :
L'un doux, benin & gracieux ;
Et l'autre turbulent, & plein d'inquietude.
Il a la voix perçante & rude ;
Sur la tefte un morceau de chair ;
Une forte de bras dont il s'élève en l'air,
Comme pour prendre sa volée ;
La queue en panache étalée.
Or c'estoit un Cochet dont notre Souriceau
Fit à sa mere le tableau,
Comme d'un animal venu de l'Amerique.

Il se batoit, dit-il, les flancs avec les bras,
Faisant tel bruit & tel fracas,
Que moy, qui grace aux Dieux de courage me pique,
En ay pris la fuite de peur,
Le maudissant de tres-bon cœur.
Sans luy j'aurois fait connoissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux.
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance ;
Un modeste regard, & pourtant l'œil luisant :

Je le crois fort lympatifant
Avec Meffieurs les Rats ; car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allois aborder ; quand d'un fon plein d'éclat

L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la Souris, ce doucet eft un Chat,
Qui fous fon minois hypocrite
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir eft porté.
L'autre animal tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au Chat ; c'est fur nous qu'il fonde la cuifine.
Garde-toy tant que tu vivras
De juger des gens fur la mine.

VI.

Le Renard, le Singe, & les Animaux.

Les Animaux, au deceds d'un Lion,
En son vivant Prince de la contrée,
Pour faire un Roy s'assemblerent, dit-on.
De son étuy la couronne est tirée.
Dans une chartre un Dragon la gardoit.

Il se trouva que sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenoit.
Plusieurs avoient la teste trop menuë,
Aucuns trop grosse, aucuns même cornuë.
Le Singe aussi fit l'épreuve en riant.
Et par plaisir la Tiare essayant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de souplesse, & mille fingeries :
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux Animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élu : chacun luy fit hommage.
Le Renard seul regretta son suffrage ;
Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment :
Il dit au Roy : Je fçay, Sire, une cache ;
Et ne crois pas qu'autre que moy la fçache.
Or tout trefor par droit de Royauté
Appartient, Sire, à vôtre Majesté.
Le nouveau Roy bailla après la Finance,
Lui-même y court pour n'estre pas trompé.

C'estoit un piège : il y fut attrapé.
Le Renard dit au nom de l'assistance :
Pretendrais-tu nous gouverner encor ;
Ne fçachant pas te conduire toy-même ?
Il fut démis : & l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le Diadème.

VII.

Le Mulet se vantant de sa Genealogie.

LE Mulet d'un Prelat se piquoit de noblesse,
Et ne parloit incessamment
Que de sa mere la Jument,
Dont il contoit mainte proüesse :
Elle avoit fait cecy, puis avoit esté là.

Son fils prétendoit, pour cela,
Qu'on le dult mettre dans l'Histoire.
Il eust cru s'abaisser servant un Medecin.
Estant devenu vieux, on le mit au moulin.
Son pere l'Asne alors lui revint en memoire.

Quand le malheur ne feroit bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours feroit-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

VIII.

Le Vieillard & l'Âne.

Un Vieillard sur son Âne aperçut en passant
Un Pré plein d'herbe et fleurissant.
Il y lâche sa bête, et le Grifon le ruë
Au travers de l'herbe menuë,

Se veautrant, gratant & frotant,
Gambadant, chantant & broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite.
Fuyons, dit alors le Vieillard.
Pourquoy ? répondit le paillard ;
Me fera-t-on porter double baft, double charge ?
Non pas, dit le Vieillard, qui prit d'abord le large.
Et que m'importe donc, dit l'Âne, à qui je fois ?
Sauvez-vous, & me laissez paître :
Nôtre ennemi c'est nôtre Maître,
Je vous le dis en bon François.

IX.

Le Cerf le voyant dans l'eau.

Dans le crystal d'une fontaine
Un Cerf le mirant autrefois,
Loüoit la beauté de son bois,
Et ne pouvoit qu'avecque peine
Souffrir les jambes de fufeaux,

Dont il voyoit l'objet le perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes pieds à ma teste !
Difoit-il en voyant leur ombre avec douleur :
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faifte ;
Mes pieds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la forte,
Un Limier le fait partir ;
Il tâche à le garentir ;
Dans les forefts il s'emporte.
Son bois, dommageable ornement,
L'arrestant à chaque moment,
Nuit à l'Office que luy rendent
Ses pieds, de qui les jours dépendent.
Il se dédit alors, & maudit les prefens
Que le Ciel luy fait tous les ans.

Nous faifons cas du beau, nous méprifons l'utile ;
Et le beau fouvent nous détruit.
Ce Cerf blâme les pieds qui le rendent agile :
Il eftime un bois qui luy nuit.

X. Le Lievre & la Tortuë.

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point.
Le Lievre & la Tortuë en font un témoignage.
Gageons, dit celle-cy, que vous n'atteindrez point

Si-toft que moy ce but. Si-toft ? Eftes-vous fage ?
Repartit l'animal leger.
Ma commere il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellebore.
Sage ou non, je parie encore.
Ainfi fut fait : & de tous deux
On mit près du but les enjeux :
Sçavoir quoy, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.
Notre Lievre n'avoit que quatre pas à faire ;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque prest d'estre atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoye aux Calendes,
Et leur fait arpenter les Landes.
Ayant, dis-je, du temps de reſte pour brouter,

Pour dormir, & pour écouter
D'où vient le vent ; il laiſſe la Tortuë
Aller ſon train de Sénateur.
Elle part, elle s'évertuë ;
Elle ſe haſte avec lenteur.
Luy cependant mépriſe une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire ;
Croit qu'il y va de ſon honneur
De partir tard. Il broute, il ſe repoſe,
Il s'amuſe à toute autre choſe
Qu'à la gageure. A la fin quand il vid

Que l'autre touchoit presque au bout de la carrière ;
Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit
Furent vains ; la Tortuë arriva la première.
Hé bien, luy cria-t-elle, avois-je pas raison ?

Dequoy vous fert votre vîtesse ?
Moy l'emporter ! & que feroit-ce
Si vous portiez une maison ?

XI.

L'Afne et les Maîtres.

L'Afne d'un Jardinier se plaignoit au destin
De ce qu'on le faisoit lever devant l'Aurore.
Les Coqs, luy disoit-il, ont beau chanter matin ;

Je suis plus matineux encore.
Et pourquoy ? pour porter des herbes au marché.
Belle necessité d'interrompre mon sommeil !
Le sort de sa plainte touché
Luy donne un autre Maître ; & l'Animal de sommeil
Passe du Jardinier aux mains d'un Corroyeur.
La pesanteur des peaux, & leur mauvaise odeur
Eurent bien-tôt choqué l'impertinente Bête.
J'ay regret, disoit-il, à mon premier Seigneur.
Encor quand il tournoit la tête,
J'attrapois, s'il m'en souvient bien,

Quelque morceau de chou qui ne me coutoit rien.
Mais icy point d'aubeine ; ou si j'en ay quelqu'une,
C'est de coups. Il obtint changement de fortune,
Et sur l'état d'un Charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoy donc, dit le Sort en colere,
Ce Baudet-cy m'occupe autant
Que cent Monarques pourroient faire.
Croit-il estre le seul qui ne soit pas content ?
N'ay-je en l'esprit que son affaire ?

Le Sort avoit raison ; tous gens sont ainsi faits :

Notre condition jamais ne nous contente :
La pire est toujours la presente.

Nous fatiguons le Ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde la requeste,
Nous luy romprons encor la teste.

XII.

Le Soleil & les Grenouilles.

Aux noces d'un Tyran tout le Peuple en lieffe
Noyoit son fousy dans les pots.
Esopo seul trouvoit que les gens estoient fots

De témoigner tant d'allégreffe.
Le Soleil, difoit-il, eut deffein autrefois
De longer à l'Hymenée.
Auffi-toft on ouït d'une commune voix
Se plaindre de leur destinée
Les Citoyennes des Étangs.
Que ferons-nous, s'il lui vient des enfants ?
Dirent-elles au Sort, un feul Soleil à peine
Se peut fouffrir. Une demi-douzaine
Mettra la Mer à fec, & tous fes habitans.
Adieu joncs & marais : notre race eft détruite.
Bien-toft on la verra reduite
À l'eau du Styx. Pour un pauvre Animal,

Grenouilles, à mon fens, ne raifonnoient pas mal.

XIII.

Le Villageois et le Serpent

Esope conte qu'un Manant
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'Hyver se promenant
A l'entour de son heritage,
Apperçut un Serpent sur la neige étendu,

Tranfi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le Villageois le prend, l'emporte en sa demeure ;
Et sans confiderer quel fera le loyer
D'une action de ce merite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le reffulcite.
L'Animal engourdi sent à peine le chaud,
Que l'ame luy revient avecque la colere.
Il leve un peu la teste, & puis siffle aussi-toft,
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un faut
Contre son bienfaiteur, son sauveur & son pere.
Ingrat, dit le Manant, voilà donc mon salaire ?
Tu mourras. A ces mots, plein d'un juste courroux

Il vous prend sa cognée, il vous tranche la Bête,
Il fait trois Serpens de deux coups,
Un tronçon, la queue, & la teste.
L'infecte fautillant, cherche à se réunir,
Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable :
Mais envers qui, c'est là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin miserable.

XIV.

Le Lion malade, & le Renard.

De par le Roy des Animaux
Qui dans son antre estoit malade,
Fut fait sçavoir à ses vassaux
Que chaque espèce en ambassade

Envoyast gens le visiter :
Sous promesse de bien traiter
Les Deputez, eux & leur suite ;
Foy de Lion tres-bien écrite.
Bon passe-port contre la dent ;
Contre la griffe tout autant.
L'Edit du Prince s'exécute.
De chaque espèce on luy députe.
Les Renards gardant la maison,
Un d'eux en dit cette raison.
Les pas empreints sur la poussière,
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière,
Pas un ne marque de retour.
Cela nous met en méfiance.
Que sa Majesté nous dispense.
Grammercy de son passe-port.
Je le crois bon ; mais dans cet antre

Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

XV.

L'Oifeleur, l'Autour & l'Aloüette.

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle est la loi de l'Univers :

Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.
Un Manant au miroir prenoit des Oifillons.
Le fantôme brillant attire une Aloüette.
Aussi-tôt un Autour planant sur les fillons,
Descend des airs, fond, & se jette
Sur celle qui chantoit, quoy que près du tombeau.
Elle avoit évité la perfide machine,
Lors que se rencontrant sous la main de l'oifeau,
Elle sent son ongle maligne.
Pendant qu'à la plumer l'Autour est occupé,
Luy-même sous les rets demeure envelopé.

Oifeleur, laisse-moy, dit-il en son langage ;
Je ne t'ay jamais fait de mal.
L'oifeleur repartit : Ce petit animal
T'en avoit-il fait davantage ?

XVI.

Le Cheval & l'Âne.

EN ce monde il se faut l'un l'autre secourir.
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un Âne accompagnoit un Cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre Baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le Cheval de l'aider quelque peu :
Autrement il mourroit devant qu'être à la ville.
La prière, dit-il, n'en est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous fera que jeu.
Le Cheval refusa, fit une petarrade :
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du Baudet en cette aventure,

On luy fit porter la voiture,
Et la peau par-dessus encor.

XVII.

Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.

CHacun se trompe icy-bas.
On void courir après l'ombre
Tant de fous, qu'on n'en fçait pas
La plupart du temps le nombre.

Au Chien dont parle Elope il faut les renvoyer.
Ce Chien, voyant sa proie en l'eau representée,
La quitta pour l'image, & pensa se noyer ;
La riviere devint tout d'un coup agitée.
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ny l'ombre ny le corps.

XVIII.

Le Chartier embourbé.

LE Phaëton d'une voiture à foin
vis son Char embourbé. Le pauvre homme était loin
De tout humain secours. C'était à la campagne

Près d'un certain canton de la basse Bretagne
Appellé Quimpercorentin.
On sait assez que le destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.
Dieu nous préserve du voyage.
Pour venir au Chartier embourbé dans ces lieux ;
Le voilà qui déteste et jure de son mieux.
Pestant en sa fureur extrême
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le Dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde.
Hercule, lui dit-il, aide-moi ; si ton dos
A porté la machine ronde,

Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa prière étant faite, il entend dans la nuit
Une voix qui lui parle ainsi :
Hercule veut qu'on se remue,
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement qui te retient.
Ôte d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue,
Qui jusqu'à l'essieu les enduit.
Prend ton pic, et rompt-moi ce caillou qui te nuit.

Comble-moi cette ornière. L'as-tu fait ? Oui, dit l'homme.
Or bien je vas t'aider, dit la voix ; prends ton fouet.
Je l'ai pris. Qu'est-ce ceci ? mon char marche à souhait.

Hercule en soit loué. Lors la voix : Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tiré de là.
Aide-toi, le Ciel t'aidera.

XIX.

Le Charlatan.

LE monde n'a jamais manqué de Charlatans.
Cette science de tout temps
Fut en Professeurs très fertile.
Tantôt l'un en Theatre affronte l'Acheron :

Et l'autre affiche par la Ville
Qu'il est un Passe-Cicéron.
Un des derniers se vantoit d'être
En Eloquence si grand Maître,
Qu'il rendroit disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud,
Ouy, Messieurs, un lourdaud, un Animal, un Âne :
Que l'on amène un Âne, un Âne renforcé,
Je le rendray Maître passé ;
Et veux qu'il porte la foutane.
Le Prince sceut la chose, il manda le Rheteur.
J'ay, dit-il, dans mon écurie
Un fort beau Rouffin d'Arcadie :
J'en voudrois faire un Orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord nôtre homme.

On luy donna certaine somme.
Il devoit au bout de dix ans
Mettre son Âne sur les bancs :
Sinon, il consentoit d'être en place publique
Guindé, la hard au col, étranglé court & net,
Ayant au dos la Rhétorique,
Et les oreilles d'un Baudet.
Quelqu'un des Courtisans luy dit qu'à la potence

Il vouloit l'aller voir ; & que pour un pendu
Il auroit bonne grace, & beaucoup de prestance :
Surtout qu'il se fouvint de faire à l'affittance
Un discours où son art fut au long étendu ;
Un discours pathétique, & dont le formulaire

Servit à certains Cicerons
Vulgairement nommez larrons.
L'autre reprit : Avant l'affaire
Le Roy, l'Afne ou moy nous mourrons.

Il avoit raifon. C'est folie
De compter fur dix ans de vie.
Soyons bien beuvans, bien mangeans,
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

XX.

La Discorde.

LA Deesse Discorde ayant broüillé les Dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme ;
On la fit déloger des Cieux.
Chez l'Animal qu'on appelle Homme
On la receut à bras ouverts,
Elle & Que-fi que-non, son frere,
Avecque Tien-&-mien son pere.
Elle nous fit l'honneur en ce bas Univers
De préférer notre Hemisphere
A celui des mortels qui nous font oppozer ;
Gens grossiers, peu civilisez,
Et qui se marient sans Prestre & sans Notaire,

De la Discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandoit qu'elle fust presente,
La Renommée avoit le soin
De l'avertir ; & l'autre diligente
Couroit viste aux débats, & prévenoit la paix ;
Faisoit d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre
Que l'on ne luy trouvoit jamais
De demeure fixe & certaine.
Bien souvent l'on perdoit à la chercher sa peine.
Il falloit donc qu'elle eust un séjour affecté,
Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles
L'envoyer à jour arresté.

Comme il n'estoit alors aucun Convent de Filles,
On y trouva difficulté.
L'Auberge enfin de l'Hyménée
Luy fut pour maison assignée.

XXI.

La jeune Veuve.

La perte d'un époux ne va point sans soupirs.
On fait beaucoup de bruit, & puis on se console.
Sur les ailes du Temps la triflette s'envole ;
Le temps ramène les plaisirs.
Entre la Veuve d'une année,
Et la Veuve d'une journée,
La différence est grande. On ne croiroit jamais
Que ce fût la même personne.
L'une fait fuir les gens, & l'autre a mille attraits.
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne :

C'est toujours même note, & pareil entretien :
On dit qu'on est inconsolable ;
On le dit, mais il n'en est rien ;
Comme on verra par cette Fable,
Ou plutôt par la vérité.
L'Époux d'une jeune beauté
Partoit pour l'autre monde. A ses côtés la femme
Lui crioit : Attends-moy, je te suis ; & mon ame,
Aussi-bien que la tienne, est prête à s'envoler.
Le Mary fait seul le voyage.
La Belle avoit un père homme prudent & sage :
Il laissa le torrent couler.
A la fin, pour la consoler,
Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :

Qu'a besoin le défunt que vous noyez vos charmes ?
Puisqu'il est des vivans, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure

Une condition meilleure

Change en des nûces ces transports ;

Mais, après certain temps souffrez qu'on vous propose

Un époux beau, bien fait, jeune, & tout autre chose

Que le défunt. Ah ! dit-elle aussi-tôt,

Un Cloître est l'époux qu'il me faut.

Le pere luy laissa digerer sa disgrâce.

Un mois de la forte se passe.

L'autre mois on l'employe à changer tous les jours

Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure.

Le deuil enfin sert de parure,

En attendant d'autres atours.

Toute la bande des Amours

Revient au colombier, les jeux, les ris, la danse,

Ont aussi leur tour à la fin.

On se plonge soir & matin

Dans la fontaine de Jouvence.

Le Pere ne craint plus ce défunt tant chery.

Mais comme il ne parloit de rien à nostre Belle,

Où donc est le jeune mary

Que vous m'avez promis, dit-elle ?

Epilogue

Bornons icy cette carriere.
Les longs Ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matiere,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va temps que je reprenne
Un peu de forces & d'haleine
Pour fournir à d'autres projets.
Amour ce tyran de ma vie
Veut que je change de Sujets ;
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psiché : Damon vous m'exhorte
A peindre les malheurs & les felicitez.
J'y consens : peut-estre ma veine

En sa faveur s'échauffera.
Heureux si ce travail est la derniere peine
Que son époux me causera !

Made in the USA
Monee, IL
20 March 2022



93233497R00115

ISBN 9798552778768



9 798552 778768



9 0 (

